

*Rien !* devrait se lire en deux respirations, pour bien sentir le souffle. D'abord le I, ensuite le II et le III. Ça se parcourt en trois heures, une écriture facile, pour les pauvres. *Tout* ou *Rien*. Pas plus de clé ici qu'ailleurs ; rien que les contours d'un style.

Rien ne s'oppose plus à ce *Rien !* que le fait que de *nier*, sinon peut-être pour les humiliations multiples des cauchemars qui n'auront pas de fin. La fuite animale, la disparition, le désir absolu de se fondre et qu'on ne nous remarque pas, sont du côté de la passivité, une passivité devant un beau geste, un paysage exaltant, un point d'acupuncture juste, une musique évidente. Ça ne contredit en rien notre violence irrémédiable, qu'on se rassure !

*Rien !* fait partie du continent HSOR de la cosmologie, lié aux HiStOiRes du temps. Aussi bien vrac théorique, pédagogique, cartes du territoire, journaux, mémoires grises & noires... La plus grande partie est seulement à consulter plutôt qu'à publier .

*Rien !* concerne cette fin planétaire dont j'ai parlé dans METTRAY. Mémoires du temps, des autres, sans trop d'épanchements (le genre de penchement en avant qui fait qu'on tombe, et qu'il nous faudrait des pansements tout de suite), pas du tout sous une forme romanesque mais par fragments successifs comme l'ensemble de la Cosmologie ; peut-être un peu plus linéaire ; ça s'est entassé de la même façon, peu à peu

par séquences au fur et à mesure des années pour être rebrassé à la fin.

C'est la fin de quelque chose, le bout de l'impasse, une conclusion, le constat sur une vie : être passé de la Tribu des *moins-que-rien* à rien, ce qui n'est pas rien. C'est un couteau tragique, une bonne coupure. Et une condensation.

RIEN  
(POUR *PETER PAN*)

I

Avant toute écriture : une vision ; sans doute arrachée à un cauchemar, d'une force poignante : celle d'un chien s'enfuyant d'un cirque sous la pluie, dans la tempête. La toile de bâche claque avec l'orage et le chien trempé part en courant. Il hurlerait à l'occasion.

Peu après, la première ébauche de peinture relevant du même chaos : impitoyable. Une impasse avec un mur tout au fond et rien derrière, absolument rien de visible derrière ce mur, sinon un ciel de plomb orageux. En plein milieu du mur au bout de la rue un squelette d'arbre. À gauche le taudis de nos habitudes ; les portes et les fenêtres ne sont que des trous creusés dans une carrière ; pas d'huisseries, aucun châssis, et dans l'ensemble du tableau ni silhouette humaine, ni animal. Un sol de goudron noir, hideux, implacable.

Tout est là : on ne peut plus rien calculer, tout nous échappe. En bas, le gouvernail de Jean Villemeur et le bateau à la dérive en même temps que lui à la suite de la folie de sa femme qui mène à la noyade. Il faudra bien se rendre à Mauche, cette ville-fantôme qui n'existe que la nuit, et qu'on aborde par le port. Et cette nuit la petite fille attrapait en riant sans aucune crainte les pires reptiles et animaux dangereux : scorpions, serpents... Elle les arrachait des troncs d'arbres et des pierres des tombes et les jetait au sol où je m'empressais de les écraser, effrayé que j'étais. Du coup je me réveillais moi

aussi titubant dans la nuit, malade de l'oreille interne ou de l'estomac, je vacillais, nauséeux, en plein roulis... Dehors la lune pleine était splendide avec ses brumes sur les arbres morts. Parfois je calcule ainsi le lieu et l'heure qui conviennent le mieux pour admirer un paysage, mais cette nuit ce n'était pas le cas, dans la douleur, le malaise et la malédiction des cauchemars, où la lune a été attrapée "par hasard" entrevue à travers les rideaux.

Comment dire, pour l'enfant sous la lune, la sécurité des grands bois coupés, et de celui qu'on a rangé en tas devant la porte pour le temps de Noël, la béatitude admirative des feux d'avions qui se croisent lentement dans l'innocence du jardin : clignotants rouges ou verts, parfois étincelants de joaillerie, dans un ton violet d'améthyste, la plénitude du chant de la chouette au-delà de la ligne de crête des monts ?

Le rempart de bois est chaleureux au-devant de la maison ; c'est un talisman, la clôture d'un navire chargé de lui faire traverser la saison froide, comme on borde son lit, ou le verrouillage des poings dans le creux des aisselles au moment de dormir. Cette garantie, cette protection contre le vent violent, contre la neige, et les journées entières de pluie ravageuse, c'est une barricade, un mur entier redoublé à l'avant par un échafaudage moins haut, puis surtout garanti par l'immense tas de 35 tonnes de madriers exotiques dressés sous l'atelier d'ébénisterie. Combien de fois il a admiré ce travail : depuis l'abattage jusqu'à la scierie et au dégauchissage d'un côté, de l'autre jusqu'à l'éclatement final au merlin ! Quel bonheur, quelle sûreté dans l'asile tribal ! Aussi agréable que les séjours à Sainte-Anne ou la masturbation des Croisés sous les portes de Jérusalem.

On peut être englouti sous la neige, on ne bougera pas mais on se chauffera. L'électricité peut être coupée, dans cet endroit où il n'y a jamais eu de téléphone ; du moins on est sûr de pouvoir marcher jusqu'à l'église à pieds où se trouve le bourg, à quelques kilomètres ; on l'a fait souvent, avec des bottes de sept lieux, en franchissant les congères à travers champs, au-delà de l'hospice, en dévalant les monticules, jusque là où la

route se perd.

L'art n'a aucune importance par rapport à ça ; seule *l'Inscription*, qui se perd en avançant ; aucun intérêt à connaître l'inceste ou les blennorragies névroleptiques d'un auteur, ni de savoir que les destinées de l'art contemporain se superposent désormais à l'avenir des fils de famille situationnistes. Ici seulement la lumière tressée au vent, et leurs brins clairs verts brillants, humides, poings fermés des pignes et bois morts, les petites brindilles, le houx pour les corbeilles : tout est là.

Et au centre de tout, l'incompréhensible poésie aux dimensions épouvantables, création qui dépasse l'imagination de l'auteur de toute sa majesté et de sa colère. L'ens de l'être inusité. La quintessence est toujours là au-dessus du feu, ce que la poésie essaie toujours de subtiliser et qu'elle rate ; cette présence est toujours là avant la saisie, elle fuit lorsqu'on avance les mains... L'enfance n'est pas défraîchie et avance.

Ce soir les morts sont sérieux, le rêve a un grand intérêt ; la violence du cauchemar aussi, le soir enfumé nuageux, les morts sombres pris dans les volumes cotonneux des nuages comme de la fumée où l'on fouille avec son croc de chiffonnier ; une vraie nourriture. Le fantasma, c'est pour la névrose des bourgeois, les poules couchées, leurs crottes d'échange en psychanalyse. Nous haïssons les ressemblances, nous préférons les monstres. Juste après cela A. me téléphone au café : scanners, mille analyses, une journée de huit heures à l'hôpital, et ils ne savent toujours pas ce qu'est ce menu nuage de petits grains développé en haut du cerveau : impossible d'y atteindre.

Les journées sont toujours perdues, les soirs très noirs, et dans la cuisine à côté, soudain la tragédie peut exploser. La catastrophe est pourtant ancienne désormais, déflagration atténuée ; tout ce qui était tragique est devenu plutôt dramatique, mais la potentialité explosive est toujours là, bien qu'à présent sous plusieurs couches de terrain du mauvais rêve. Près du lit où je suis allongé, secoué par les vagues successives de cauchemars, un chien que je ne connais pas s'use les yeux

à force de se les gratter avec les griffes : c'est une sorte de matière anciennement spongieuse, à présent toute sèche : mousse vieillie, caoutchouc sec ou champignon, couleur gris-noir qui lui recouvre les yeux. Le chien réussit à voir malgré ça : c'est bizarre ! Un énorme clochard meurt couché sur son côté gauche dans des spasmes atroces en crachant des flots de sang par sa bouche.

Je n'écris qu'en étant déjà mort, à partir de ma petite disparition ordinaire, histoire modeste qui n'a rien à voir avec le personnage ridicule de la Mort ou le fascisme mortifère dans l'exaltation de la Mort triomphante ; celui qui part de la mort comme on part de la misère andalouse vers la Chine n'est pas un messager de mort ; l'écriture est une incarnation : il n'y a rien de morbide à écrire comme un mort, puisqu'on l'est déjà. La Mort est un clown ringard qui fait un bide ! Je suis au bout du toit, dans le grenier de l'enfance et j'observe les carnages à venir.

Je n'eus de véritables chagrins que dans le désordre en fracas des pins sur le tombeau d'un animal : un oiseau d'abord ; ensuite un petit cocker mort épileptique dans les copeaux. J'ai touché ensuite sans la moindre émotion la face en pain de glace des parents morts.

Le plus précieux de l'énergie du matin est favorable à la création, et les journées sont perdues après l'heure où la rosée fond, dans le houx bien rouge, l'herbe givrée, quand on n'a pas eu le bénéfice de la matinée, pour celui qui s'épuise en travaux de force et qui essaie ensuite de retrouver l'élan du coeur à midi ; mais pour l'enfant c'est surtout l'horreur de la famille et des jours fériés : on reste à rêvasser sur des encyclopédies en s'imaginant qu'on pense, et l'après-midi s'éternise sans qu'on ait rien fait. Il y a toujours un reste de petit temps gris, phrase suspendue qui n'attend que son éploiement d'arc-en-ciel, mais la plupart du temps le monde chute avec le soleil sans que rien n'ait eu lieu, et cette phrase morte, cette sensation disparue, cette braise du sens qui n'a porté le feu nulle part reste effectivement une grande tragédie. Quelle belle journée

perdue à jamais parmi les raiponces bleuâtres !

Le temps prédispose au conte d'hiver, nécessité impérative de la magie ; l'écriture et la magie, cela seul existe. Pour tout soldat perdu dans les forêts du Forez et la majestueuse épaisseur des bois, quel bonheur que de se promener sans chercher autre chose que le prochain pas. Ah ! Trop de pommes à distribuer, comme celle de Tchinguiz Aïtmatov !

Pour le réveillon *je suis* ce couple transhumant tremblotant ralenti à la caisse, avec lunettes près du Couvent de la Préservation ; ils vont manger une tranche de pâté en croûte dont la cicatrisation couvre on ne sait quelle purulence, et un faux brioché jaunâtre passé à la lampe à souder avec d'horribles fruits confits fichés dedans en catadioptrés. Ni huîtres ni champagne à la fête des pauvres. Ils avaient un bon pour un jambon, mais en réalité il s'agit de quelques tranches d'un rose à peine vivant que la Sœur à la caisse distribue dans un polyane sérigraphié à l'emblème de la petite Sainte-Thérèse.

Ce qu'on dit dans certains traités *reste*, espérant qu'il s'agisse de géométrie amoureuse seulement construite sur la certitude d'un triangle ; il y a grande différence à partir d'un fondement ou à se diriger vers lui. Mathématiques, prélude à la religion, aussi belles que la fougère des landes sur les chapiteaux de la cathédrale de Bourges, ou le cresson, le plantain et la chélidoine de Notre-Dame de Paris.

Voilà un énorme sapin dru qui prend tout l'angle d'une rue du village sous la pluie : vert et sous le ciel gris déjà la lumière blafarde. Plus loin des corbotières dans les platanes de la rive, la franche friche près de jardins ouvriers abandonnés. Au retour tout un tas d'arbres également gris. Après les abats d'eau atroces, le déluge, dans le soleil brillant, incandescent presque, les brumes remontent comme de la fumée dans les défilés abrupts des cascades jusqu'aux alentours du château.

Il me semble moins important d'écrire chaque jour que *d'écrire le jour lui-même*, à chaque fois. Le début de l'oeuvre s'est familièrement constitué de cette façon, dans cette

urgence : inscrire le présent dans la narration. Ce qui me frappe chez les écrivains américains, c'est cette possibilité de parler tout simplement, comme à l'instant, que ce soit Miller, Salinger, Roth, DeLillo ou Pynchon, et de faire rentrer le présent du monde dans l'écriture avec le vent, par la fenêtre ouverte, cette irruption du présent sans aucun souci d'être *actuel*.

Le soir en rentrant de ma petite école, je me transforme, je me déguise : toute une machinerie, mutations du corps, Golan, outils de protection, pull, épée en carton, plusieurs couches, surtout en hiver. Je songe aux morceaux de journées que j'aurais perdus sans les écrire, ce jour-ci et d'autres, morceaux déteints et mélancoliques près du parc. D'habitude je les engouffre dans le poème en cours, mais quand il n'y en a pas ou entre deux moments d'écriture, cela vient ici se poser, précisément, nécessaires autant que les katas le matin et les exercices d'étirement et de respiration le soir. Ici autrefois on faisait griller des enfants à la broche ; quelques Grecs et quelques Arméniens furent tués par erreur : nécessités de la route.

Dans le village de la Tía pour cette fin d'année le Maire n'a pas distribué de petits sapins pour garnir chaque pas de porte ; mais du moins elle a installé ses deux guirlandes lumineuses sur les fenêtres du haut et je lui amènerai du houx aux fruits rouges lundi. Elle a désormais renoncé au sapin de Noël, dehors ; aux deux fenêtres, modestes, ces deux guirlandes lumineuses aimables allumées avec la prise électrique en bas de sa table de nuit. Elle a également une veilleuse bleue installée sur la plinthe de sa chambre pour y voir le soir en montant l'escalier jusqu'à sa chambre et éviter de tomber en redescendant à cause du glaucome, de la cataracte et de la dégénérescence maculaire combinés avec les rhumatismes articulaires aigus déformants, l'insuffisance cardiaque et pulmonaire et les ulcères variqueux.

Je pense aux soirs aux Amériques alors que j'étais logé dans un collectif d'étudiants pour intervenir comme conférencier à la suite d'une bourse minable qui ne m'avait seulement pas



payé le voyage. La plupart des artistes refusaient cela et préféraient s'offrir l'hôtel. Tous les collègues mangeaient au restau à midi et souvent le soir. L'un d'eux parlait sans cesse de "son architecte" qui reconstruisait toute sa maison. Comme j'étais toujours fauché, je faisais mes courses au supermarché et ma tambouille dans cette sorte de loft : je n'y ai jamais rencontré personne aux heures de repas, ce qui m'arrangeait bien et m'évitait d'être mal à l'aise en figurant comme un sans la queue d'une, mais je me suis toujours demandé où et quand tous ces étudiants mangeaient. Sans doute au restau, eux comme les autres. C'était encore le temps de Noël et je voyais les clients du magasin passer avec de mauvaises guirlandes en vrac sur leurs chariots. C'était d'une grande tristesse. J'étais comme eux, j'avais honte.

Entropie, Europe, sommeil, tout est pareil... Je dors sous les astres phosphorescents qu'un enfant a fixés au plafond. La nuit : des heurts de continents fameux, colossaux, et le matin des fatigues terribles. Matinée bénéfique vert pâle, vert d'amande, vers l'Ouest. Fruits rouges des houx et des buissons ardents.

Nevers, le mal bénin, les Arts et métiers, la terre toute ronde et les autres choses qui finissent, des grillons très haut dans l'oreille, un point culminant l'autre année. Il me faudrait la sagesse et l'endurance des Népalais : comme cet homme capable de porter 90 kilos sur le dos jusqu'à 70 ans sur une dizaine de kilomètres en grim pant la montagne sur un dénivelé constant, quand on ne pèse que 70 kilos, et traverser les torrents sur trois troncs de bois mis en travers. Ce moi, composé transitoire de matériaux empruntés à l'environnement, et qui ne dure que quelques heures, autrefois soulevait 120 kilos avec les bras et 140 avec les jambes, mais le temps bref de quelques quarts d'heure.

La naturopathe instinctive qui renifle sa viande me dit que cet homme célibataire n'a jamais eu le stress des villes, subi les négriers du travail, ni éprouvé l'angoisse ontologique à propos de ses enfants malades ou en grave danger, "ces terreurs qui

vident toute l'âme", mais c'est une réflexion de gavée, de Debord au bistro. Veau d'or, elle va prétendre qu'il a une meilleure énergie en mangeant ses boulettes de riz avec des débris de poisson ou de viande, comme je dirais que les camps de concentration sont une leçon de jeûne. D'autant que ce brave homme a perdu ses parents à quatre ans, et qu'il a été élevé par ses oncle et tante sans pouvoir faire d'études ni suivre d'autre formation que la pente avec sa charge énorme sur les reins.

En occident on fait de l'héroïque modeste : la course autour du lac gelé très tôt le matin, cet ordinaire. La dernière punaise qui essaie de s'accrocher à nous, malgré le vent furieux. Tout doit rester replié, l'homme obscur et la nature secrète, l'écriture énigmatique et magique. J'ai observé mon genou gauche, j'ai fait mes tours de lac en surveillant la venue ou non d'une douleur à la suite d'une blessure légère : rien ! Toujours rien.

La troupe des canards s'est aussitôt mise à cancaner alors que je commençais à courir. Il n'y avait personne d'autre autour du lac : ni promeneurs, ni chiens, ni pêcheurs. "Essaie donc de voler, pour voir un peu !" À la fin du quinzième tour il n'y avait toujours personne, sauf la cohorte de canards colorés, sur le bord, et dès qu'on s'est approché d'eux, ils sont partis en déflagration.

Ensuite j'ai grimpé la côte du jardin d'acclimatation, en traversant par le pré et revenant par la cascade et les chemins sur huit kilomètres : toujours aucun Nubien ni Lapon en cage, comme à la Belle Époque. Au moindre signe de douleur on doit s'arrêter. Dans la traverse des étangs on a fait se lever une perdrix d'un brun léger.

Transition curieuse, le soir on a eu une démonstration sur les fusils à poudre, les canons rayés et lisses, les départs à mèche et à silex, dans le cénacle de ce lieu exotique de l'anthropologie. Des calibres jusqu'à 62 pour tuer des bisons. Ces pétoires mises à feu grâce à un pulvérat de poudre sont encore d'une redoutable efficacité. Des scores de 100 à 100 mètres ! Et Norbert qui tire jusqu'à un kilomètre avec 5 grammes de poudre n'a pour ainsi dire plus d'épaule droite. Ils nous ont offert une galette et du cidre sous les magnolias après la

conférence et les démonstrations, pour l'épiphanie : voir Dieu en balle soudaine arriver au milieu du front ! Quelle épaule, quel savoir-faire et quelles fibres du coeur !

Avant de se rendre au cercle, à la tombée de la nuit, Norbert a eu cette chance : avoir du temps ! Alors il est sur le parking désert d'un entrepôt, la voiture arrêtée le plus loin possible au pied d'un double lampadaire auprès d'une enseigne lumineuse orange et bleue ; et il passe son heure libre à bricoler son carburateur tout en dansant, comme s'il n'avait pas assez de son travail de mécano, cerné par deux aires d'autoroute, une place publique, une laverie automatique, un gonfleur, MONDIAL-TISSU, un MACDO, partout des sens interdits et des guirlandes rouges, des spirales blanches qui tournent sur un fond d'or, et les enseignes de la BOULANGERIE POISSON. C'est la joie, la joie du cambouis ! Avec un bonnet enfoncé jusqu'aux yeux tellement il gèle sous les premiers petits traits de neige. Il fait moins 3, la voiture est ouverte, la musique pop absolument débile passe, déborde tout, enrurbanne tous les environs dans sa gelée sucrée... Frémissantes silhouettes des ifs, des frênes, des bouleaux blancs, des peupliers dans les derniers jardins proches.

Autrefois ici, la disposition de toutes les fêtes, la distribution des places, les mascarades publiques, tous les festins et tous les rafraîchissements de machines et de musiques, l'autorité sur les acteurs de récits.

\*

Je touche à quelque chose de la félicité dans le soleil de quatre heures avec l'arbre illuminé, les dessins coloriés sur la table, les pastels et les ours en peluche... Quelle plongée dans un autre siècle par un dimanche après-midi aux environs de l'Incarnation ! J'ai toujours eu mon frère de l'autre côté de la table de travail, face à moi, mais je n'ai jamais su de quel côté il était ni duquel je me trouvais ; j'ai fait sans arrêt des allers-retours d'un endroit à l'autre selon si c'était pour taper un texte ou pour l'écrire à la main. Pour dessiner c'était toujours *sur l'autre bord du carré*, perpendiculairement aux deux frères. Vers le Sud. Le côté nord étant celui de la fenêtre, là où le soir

apparaît le premier croissant de la lune, or chaud sur le fond bleu-noirâtre des nuées qui portent la neige tout autour et déjà un peu chez nous.

Extraordinaire bonheur que la perte de temps, si paradoxal que cela paraisse, car il s'agit d'un avortement volontaire de la création. Certains jours je maintiens cette *ignition de la perte* dès le matin, jouissance égale à celle de la création, mais la nuit tombée, quelle vie perdue ! On aura à dîner dans une autre pièce.

D'autres fois le soir s'enchant des brillances du jour ; et j'ai la conviction d'avoir condensé la formule du jour en quelques mots, comme celle de certains chefs-d'oeuvre.

Cadeau de corset noir, lacé, cuirassé sur la neige, l'ancêtre Rodolphe, Guillaume Tell, le monologue de Didier, l'évocation du Saint Gothard, le pont qu'il faut passer pour atteindre l'Italie ou le pays des ancêtres et qui s'écroule sous les péchés. Elizabeth centaure avec un cul formidable dans une robe noire, un cul qu'on enfournerait par tous les temps, un cul mondial, universel, bénéfique, sacré ! Je pourrais habiter dans son cul, à demeure, sous la robe à traîne. Voilà qui me ravit !

Je vais acheter de la pâtisserie et voir si mon ami Gigi le gueux est chez lui. Je ne me sens bien qu'avec mes amis en panade ; je me retrouve. Il habite une des dernières maisons particulières au milieu de grands blocs de résidences de luxe dans une petite rue plantée de saules, d'acacias, de quelques hêtres et de lauriers, à l'ombre de cités blanchâtres et ocres avec des balcons en dentelles de béton. C'est une belle maison, celle de Gigi, dont les services de la ville ont hélas coupé le grand cèdre sous le prétexte qu'il était malade. Il voulait loger sous le cèdre un lotophore resplendissant.

Le fait d'être un maupiteux me lie immédiatement à la pluie qui tombe et au mauvais vent, comme la petite Thérèse. Tout dire. Tout dire et périr à l'instant, être mitraillé par les grains de pluie froide, pourrir. Je fais comme le corbeau : je me regarde dans le miroir d'un magasin pour pouvoir ajuster ma capuche.

Mon ami Gigi le gueux dormait encore à dix heures, et je n'ai pas pu lui offrir la brioche que j'avais achetée. C'est sa copine qui travaille à la bibliothèque qui me rappelle au téléphone après qu'ils aient vu mon mot dans la boîte aux lettres. « J'avais vu les contrevents verts de métal fermés, pas de mobylette dans la cour, j'ai cru qu'il était parti faire des courses. — Non. C'est la fatigue. Il ne prend plus sa mobylette. Il faut que je veille sur lui. Il a failli se faire démolir par un rebouteux de campagne. » Gigi a des collections fabuleuses chez lui : de livres, de dessins, de jouets de tôle emboutie, de miniatures, d'albums de bandes dessinées, de figurines en céramique, maquettes, soldats de plomb, de personnages plus ou moins plastiques et modernes : c'est un paradis pour enfants.

Les fascinantes discussions avec le libraire polyglotte du Cours Pasteur, en face de la fac de lettres, et mille autres petits métiers...

Elle essaie de me faire comprendre combien elle était plus humiliée que Gigi et que moi, humiliée à la fois dans son métier et à la maison, mais je ne donne pas suffisamment de suite à cette douleur, jamais assez ; je regarde cela comme les blocs de pierre et de bois devenus grisâtres du quartier de Gigi, dans une sorte d'extinction de la couleur ou de la vie, à force de pluies, tellement usés qu'ils en échappent au regard, ils fondent dans le soleil pâle du matin d'hiver, avec les blocs linguistiques de la revendication de la chère compagne.

\*

La douleur testiculaire qu'a subi Nicolaï, c'est l'endroit par où le drapeau noir ressort, la douleur d'hiver dont l'obus blanc creuse du colon vers le crâne, jusqu'à ce que la tête soit concassée d'horreur. Et celui qui inscrit, tueur, nage dans les eaux troubles du dégoût absolu de soi.

Ensuite : les salves de flocons sur les volailles translucides, les fanions rouges et les pommiers givrés. Je suis dans les premiers signes proto-sinaïques, comme j'étais dans le mystère en 1957 de la grande tempête de neige. Je n'avais pas dix ans

et Lucien parle des mystères de Peenemünde, de ces savants nazis achetés par les Russes à la fin de la guerre et convoités alors par les Américains, “ceux qui nous ont envoyé des V1 et des V2 sur la gueule à Bordeaux !” L’invention du proto-sinaïque au moment de l’exil hors d’Égypte.

On a couru avec le chien et le vent sur le col était debout comme le bois de buis que je grave. Malgré la pente il me ralentissait à l’extrême. Aujourd’hui je règne sur un état de bois, un tas plus grand que moi que je compose avec le bruit mordant de la hache, le vent glacial en fin de journée qui s’insinue sous l’écharpe, saisit la poitrine, et risque nous aveugler de copeaux, de poussières ou, plus grave, de graviers, en arrachant le foutu lierre entrelacé aux troncs qu’on jette.

Mon Dieu, comment peut-on partir de soi ? S’autoriser à cela ? Non, non, me dit-on, rien ne se perd. C’est comme le ouiêtre en Chinois : oui à la vie, cette fièvre de la matière, cette oscillation sur la lame de rasoir, à l’existence, *shi*. Je suis le type qui tourne des pièces de monnaie au fond de sa poche avant de prendre une décision ou qui observe les flammes trop vives à travers la vitre d’un poêle avant de se décider à réduire le tirage.

\*

Je suis heureux d’être rien, et, même si je ne réussis pas à les découvrir avec les ciseaux de la volonté, de trancher le papier de protection des tranches de fromage froid et glacé avant de les loger sur une tranche de pain de mie, parce que je suis fier d’être incognito (bien qu’hébergé officiellement) dans cette maison des amis, au rez-de-chaussée, derrière des volets tout le temps clos. Fier d’avoir dérobé un peu de nourriture pour tenir jusqu’à ce soir, et de manger en secret comme je le faisais dans le loft d’étudiants qui m’avait été prêté à l’étranger. Je suis toujours heureux d’une telle invisibilité, d’une telle absence, de cette non-considération établie à partir d’une reconnaissance confidentielle. Je me demande comment font ceux qui n’ont pas de ciseaux pour venir à bout d’une telle nourriture avec laquelle on risque toujours de se tacher les doigts, d’embuer ses lunettes ou de graisser ses livres.

À chaque fois que je suis dans un tel lieu, il faut que j'organise en argumentant ; je classe, je mets de côté plusieurs fois, soit sur le lit, soit sur la table et la chaise à côté ou bien sur la table de chevet minuscule, ce qui m'est nécessaire : couteau, lunettes, argent, livre... Je les déplace, les regroupe, les fait changer d'étage, les redispose autrement : ne rien perdre de son territoire, quand on est ailleurs et qu'on ne possède même pas un manteau.

Souvent je me suis forcé à entasser de la mémoire au moindre déplacement en me disant que ça me servirait plus tard pour étoffer un récit qui avait eu lieu dans l'endroit ; je passai des journées entières dans des villes, des villages où je ne voulais pas rester passif : je voulais *dévor*er le lieu en écriture, noter les moindres activités, les incidences de la lumière, les couleurs, décrire les choses les plus banales (dont on sait combien elles sont emportées dans la nécessité d'une fiction comme on arracherait le papier peint d'une chambre où se déroule un drame), faire un répertoire de détails, ceux qu'on oublie souvent lorsqu'on rend compte d'un évènement qui a eu lieu, et qui donne l'impression qu'il s'était déployé dans l'espace d'une maquette de décorateur ou sur la table rase d'un désert.

Mais lorsque l'action n'est pas là, *la réalité tombe des mains*, cela paraît un fatras organique, un supplément inutile de lourdeur : *il y a bien matière, mais il n'y a plus de monde*. Cela ne sert à rien : fleurs sans le désir amoureux, teintes d'un soleil sans passion. Des notations en surplus comme de la nourriture en trop... gaspillage et nausée.

(Ulittle Nemo s'est arrêté dans l'hôtel d'une ville où il avait erré avec une personne aimée bien des années plus tôt : il est monté dans la chambre et n'a rien fait d'autre que noter tout ce qu'il voyait par la fenêtre. Il y avait une usine en face où *elle* avait travaillé, et il a noté scrupuleusement toutes les sorties à six heures du soir, toutes les tenues, les postures, les attitudes des ouvrières... et c'était *de la mort au travail* ! En ne voulant pas perdre son temps, *il avait perdu le présent, le riche cadeau du jour*, et du coup il n'avait rien fait. Le soir il est allé manger

seul dans une cantine et c'était encore plus sinistre. Il a téléphoné à sa compagne d'alors, et il a eu la conviction d'avoir dans un seul mouvement trahi l'amour passé et le bonheur présent.)

Ce genre de collecte n'est possible que dans l'emportement de l'évènement lui-même, car il fond tous les éléments dans sa pâte de nougat qu'il irise. Il n'y a jamais de *fond* et de *forme*, on le sait depuis longtemps : seulement un cube scénique qui s'étire, se vrille, se déforme et tournoie. À quoi bon ces luisances de flaques d'eau si personne n'y marche, ces restes de neige sur les buissons ? N'ai-je pas de pas sur la neige ? Seule la poésie qui n'a pas de calcul peut tout en prendre en charge en *dégraissant immédiatement la réalité*. Il n'y a que la poésie qui soit un chant en marchant, et qui puisse embrasser l'espace au-delà de lui, l'exalter, lui donner de nouveaux embranchements et le faire fructifier.

Qu'est-ce que le remplissage de la cuvette d'eau d'un chien par un soir de lune noire a à voir avec l'explosion de la bombe atomique à Los Alamos ? Et bien *ça a à voir*.

Aucune saveur aujourd'hui dans cet anéantissement du sommeil gris de la neige. La Recherche élaborée dans l'île de Ré a échoué. J'aurais voulu enregistrer le travail du bois comme une construction bénéfique ; je le justifie par le fait de dessiner et de peindre sur des éclats faits avec la hache dans mes arbres. Et la répétition de ce manquement n'y change rien, c'est ça le plus terrible : j'ai beau asséner, creuser ; à force de répétitions à graver le sillon, la mélodie, la plainte restent identique. On pourrait supposer que le dessin, comme un trait de burin, change le sens ou la chanson ; rien, rien, toujours une semblable infortune au fond du trait comme à sa surface. Le malheur se répète et s'éprouve, rien ne s'améliore. Je choisis cette bonne posture du désespoir pour réussir à trouver le sommeil au milieu de ces navrances comme les gamins d'Amérique du Sud dorment dans les décharges à ciel ouvert. Et pour me venger sans doute ou me rattraper je peins des "arbres en bois". On a pas droit à la vengeance mais on en a



besoin.

Quand on plonge dans les gens on plonge dans la tristesse ; le laurier noir c'est ça, ou bien tous ceux que j'écoute qui me disent leur malheur, c'est sinistre. L'été on s'en fout, on ouvre, on se tire, malgré la douleur aux entrailles ; ils peuvent bien crever, le soleil est là ! L'hiver avec ses affections aux quatre membres, nous force à nous arrêter, mercure et eau corrompue. Plus loin, sous l'arche du passage le mendiant enveloppe son chien mort dans une couverture, le borde presque, un petit chien frisé, gentil, fragile, avant de faire la manche, dans une bourrasque de neige, au coin de la rue.

“Ma femme m'achète des livres de problèmes avec “sujet de X”, parce que “sujet de X” ça m'intéresse. Moi je pense à “M de X”, puis : “les dents du tigre, feu et flammes dans les forêts de la nuit, la veste rouge, l'étirement des jambes, le bonheur d'une sorte de grimace avant de mordre, le pourpoint rouge, velours ou damas si ça se trouve, autres richesses et formidable symétrie !” Je suis obligé d'écrire dans une seule direction, qui est celle de la neige ; qu'en est-il de la neige ; pourquoi est-ce que je parle comme ça ? *Est-ce que l'écriture c'est la même urgence que la neige ?* Il faut l'urgence ou la vérité de la neige ? Je ressens de vagues douleurs au genou après de très longues courses dans la neige et je me rassure simultanément en lançant des “*je t'aime*” destinés aux plus proches et aux paysages lui-même.

On se serait battu contre la méchanceté et on aurait vu ce tas de pierres moussues vert olive couvert d'une mince pellicule de neige derrière des arbousiers gris-bruns, on aurait avancé malgré le vent parmi des méplats d'ombres où la neige, devenue glace cristallisée semble bouillir sur l'asphalte en créant de petits monticules garnis de bulles comme un pancake.

Mais tout à coup avec l'encens, dimanche, quelque chose s'élève malgré la tempête et le vent, *avec la tempête et le vent*. Puis le soir est déjà là, l'heure de rentrer les animaux ; et d'im-

menses traînées de cirrus rouges prennent tout le ciel d'ouest en est, chevelure soulevée par le vent depuis la nuque du soleil. Quelques trouées de prunelles bleues subsistent. Près des cimes lanciformes de sapins plutôt des cumulus parme ou violet, et juste à l'endroit où a plongé le soleil un grand lac d'argent fondu.

Je suppose que je trouverai par là des liasses de feuilles mortes où des récits sont écrits qui vont me permettre d'écrire à mon tour comme si je recueillais des lettres et des documents historiques

Les nouveaux livres s'encastrent parfaitement dans les trous encore libres de la bibliothèque comme des abdominaux. Pas de corps sans tête ni de corps broyé, mais ça trouve mieux sa place qu'une boîte à bijoux. J'ai fait plus de travail que je ne devais en faire et, sans aucune idée, j'ai eu le bénéfice de cette lumière dorée de printemps en fin de journée au-dessous de la plateforme où j'abattais les énormes chênes. Cette récompense m'a suffi dans la grande solennité du brouillard où les anciens arbres du printemps sont redevenus gris sous la bruine, le ciel uniformément tourterelle, avec un côté mélancolique derrière la forêt : nous voilà d'un coup deux saisons en arrière et une saison en avant comme dans la logique généalogique des méridiens chinois. Berges de brume près des fourreurs : tout dans les bruns, du sienne clair au foncé. Puis des troncs humides de la gelée récente, presque noirs, et la flaque de diamants autour des canards joyeux, en contrebas.

Je me suis trompé, j'écale un oeuf dans cet appartement très chic du centre-ville où on me loge gratuitement et en échange duquel j'offre une gravure, me donnant l'illusion d'être célèbre et de payer mon passage avec des oeuvres, alors que c'est pitoyable.

Je pèle l'oeuf sans secousse dans l'eau froide, en prenant garde de ne laisser aucun débris de coquille ni de miette de pain sur le parquet parfaitement ciré. Je crache tout dans un petit sachet plastique et je garde les ordures avec moi (« AVEC

MOI, LES ORDURES ! » [*bis*])

Je dévore une grenade en penchant la tête pour ne pas en faire éclabousser, à la lumière d'un tigre de jade comme lampadaire dont le piètement est un tambour. En face un boudha bleu près duquel j'ai déposé la gravure et les remerciements. À midi je buvais du champagne (j'en boirai encore demain soir), j'appréciais la douceur de la célébration chez ces frères hospitaliers, et ce soir je suis de nouveau comme un crapaud de plumes. Pas encore un clodo, mais ça viendra.

\*

Sur le trajet après une ville de montagne : une falaise ; la jeune fille noire à côté de moi dans le bus s'enturbanne dans une nappe de tissus colorés. Des immeubles moitié construits dans un sens, presque démolis dans l'autre, l'arrivée sur l'aéroport, puis ensuite la gare. Le quai lumineux, les rails, les toits d'acier blanc poli des wagons et les barres d'appui des escaliers de descente sont absolument éblouissants dans ce futur matin de printemps au milieu de l'hiver. Panneaux bleus, pans coupés de maisons, façades formant dans le fond une construction grise avec une haute cheminée, tout ça donne un Braque aux bruns légers, scandé par les feux rouges des voies, tendu par les lignes des câbles.

Un train de métal blanc entre sur la voie, face carrée de gros félidé sous la verrière translucide de soleil dans un bâti Eiffel. Sursauts cardiaques et trains de nuit.

Des projets sur les quais, sans doute... les quais sont faits pour ça. Des travailleurs descendent du train, dont un noir âgé, en chapeau, qui marche en écartant bien les jambes, genoux noués pat l'ankylose, et deux autres : l'un en pardessus, l'autre en blouson, les mains dans les poches, bonnet, et leur haleine chaude forme des phylactères.

Une odeur de parfum mondain de femme tout à coup, en travers, à l'entrée du tunnel.

\*

Veillées. Jadis, la forme des veillées était multiple. Par la forme, j'entends ce qu'elles étaient *réellement*. Le whisky n'est pas utile quand on n'a comme miroir qu'une cuvette de w. c.

et qu'on grimpe dans le noir en tâtonnant avec sa silhouette de paria inadmissible dont la vision est insupportable, s'accrochant lamentablement à la rampe de l'escalier en craignant de rencontrer la dernière marche dans une sorte d'éternuement à s'arracher la tête. Ça nous fait du bien jusque dans les os, la fatigue, une sorte d'abandon absolu de la terre entière dans soi. C'est comme si la terre abandonnait totalement ses prérogatives. Certains attendaient que la coque d'un paquebot frôle le quai pour savoir que la terre s'écarte, mais en tout cas, qui aurait imaginé une telle fuite ?

On pourra coudre mon lit dans la cabine jusqu'au bord, garni de draps frais juste après le rhume, ce qui permet de revenir à de très anciens poèmes. On refermera tout, on s'ornera de céramiques de l'Attique, des poteries à tracé rouge sur fond noir et de belles gravures à la cire. On ira jusqu'à aimer l'inventeur du « cloaca maxima ».

\*

Les huit jours de Pâques passés près de l'étang du Rancé ont été horribles de froid humide, et on a pas seulement eu le réflexe de faire un grand feu tout ce temps dans le grand salon ; tout le cerveau était engourdi ; pas la moindre amorce de sensation d'être en vacances et pas assez d'énergie de travail non plus, même si j'en ai abattu beaucoup. On devrait clore chaque jour férié par une oeuvre, une oeuvre courbe comme un trou noir dont jamais rien de ressortirait, mais dont toute l'énergie de bonheur serait disponible à cet endroit-là, bien chaude. *Pour personne.*

Toujours la halte à mi-chemin du parcours sous l'immense halle de charpente dans une clairière ; on mange sur le petit banc moussu à côté, et la forêt tout autour, mais cette fois-ci dans un tel froid glacial qu'on n'a eu l'impression ni de partir à l'aller ni de revenir au retour, dans ce temps de nulle part. Allez, un fond de sirop de fruit rouge, du vin blanc et de la bière, et on se noie dedans.

On retient quoi de ce trajet dans le vide ? La pivoine joufflue et rose cassée par la tempête et cependant épanouie dans un verre, le petit rosier d'or épandu comme un massif et ren-

versé par la tempête, l'essaim soudain apparu sur le tronc d'un châtaignier comme une grande barbe mouvante, le muguet cueilli et lié d'un raphia, le chien toussant à suffoquer à force d'avoir absorbé des débris de paille alors que je retournais la litière pourrie du poulailler des voisins pour me faire de l'argent de poche, tout le bois entassé et les douleurs infernales au matin... Que vais-je accueillir de bien, de cambrien et définitif, plutôt que l'humiliation à l'école avec le prof d'anglais ? Après le café je me souviens de Shirley Mac Laine et de sa petite ombrelle audessus de ses gros seins pâles, dans le désert. Ombellifère, carotte sauvage, grande berce, ciguë...

\*

J'ai eu trop peu de livres et maintenant j'en ai trop. J'avais si peu d'argent que j'ai commencé à les voler, et je n'ai jamais cessé de le faire. Je ne les ai pas tous lus. Il y en a certains que je feuillète ; je lis quelques pages au hasard que j'assemble comme une nécessité ou que j'évoque dans d'autres récits. Mais dans tous je cherche la formule, la clé, la clavicule, l'épaule qui tombe et le coeur qui s'ouvre, ce qui en formerait le diamant.

Quelqu'un me regarde en riant au travers de la lunette des chiottes mais je préfère les figures changeantes des nuées, des rochers et du crépi inégal sur le mur. Un grand rire sur ma déconfiture ! Le peu que j'aurais dû faire, et tout ce sur quoi je me suis acharné en répétitions navrantes ! Plutôt Zarathoustra que les célébrations du 8 mai, et la chouette sous la Grande Ourse que je reconnais toujours sans faillir.

Après 68 le Diable revient avec une petite mélodie de boîte à musique sous des feuilles d'automne qui tombent ; il revient dans le grenier des vierges qui adorent monter les chevaux. Peter Pan est beaucoup plus important que ce magma réactionnaire.

\*

Dans notre univers de désastres, à force de tempêtes on a fini par s'habituer à tendre les bâches, à devenir aussi habile que Jean Villemeur avec ses voiles. Il n'y a qu'en batifolant, en faisant tourbillon de sa propre merde qu'on peut en sortir,

quand on est un MOINS-QUE-RIEN.

La destruction de l'oeuvre est au moins aussi importante que l'oeuvre dans la mesure où *l'auteur n'a aucun patrimoine, aucune origine ni descendance* : il n'est même pas usufruitier de l'endroit qu'il habite. Aujourd'hui ce globe est épuisé par sa valse. Il faut en finir ; j'ai tardé trop longtemps. Nono, Cara, boudin, plumage, Antioche ou Chypre, c'est pareil. Ce qui importe aujourd'hui ce n'est pas le con, c'est la chute du trou. "Je me souviens des femmes qui nous emmenaient aux bains, quand nous étions petits. Les parties génitales de toutes ces femmes, y compris de ma mère, tombaient (nous le comprenions déjà), et elles se bandaient le vagin pour les maintenir. J'ai vu cela... Les parties génitales tombaient à cause du travail trop lourd." Faulkner et Svetlana Alexievitch dont il faut se souvenir, quant à l'obscurité du monde, entre le sac de ficelles de Shakespeare et le vrac métaphysique de Dostoïevski..

J'ai toujours le tort de crier au secours quand on se noie : c'est là que toute la foule cavale sur les berges vers Notre-Dame en fleurs, l'île St-Louis, le Vert Galant, attendant qu'on crève. Ah ! Je m'en fous vraiment, comme des vaches et de la lune : tout ça va s'enfoncer ridicule dans le trou du cul du monde, sacré trou noir. Il faut penser le présent à partir de la fin de la Terre, pour notre pleine et entière libération : tout aura disparu dans le gouffre, y compris Ver Meer et *Le Chardonneret*, de Fabritius Carel, un des plus beaux tableaux qui soit ; idem la faille dans le plafond.

Quand le soleil va s'éteindre, Léonard ou mon biniou, ça sera égal, plus que dalle, le début de la démocratie athénienne, les Étrusques, et les beaux hiéroglyphes, tout ça... aucune mémoire, rien de la Joconde, pas seulement ses poils de con, pas plus que du bon goût de la mère Poulard ou de l'anus maritime de la mère Ovarine. De Blake aussi on aura tout perdu : ses gravures en réserve dans la poubelle, au fond, avec les épiluchures de l'Histoire, sans distinction avec les chiures d'Anita la reine du brasero, les vomis de goret, Néron et autres, c'est ça qui m'épouvante. La mère Paulana n'a jamais existé : quelques ratiches de travers, les traits de pneu dans ses

petites culottes de soie, à peine... ses collections, on s'en torche. Hâte-toi de quitter la pièce, Lucilius : la cascade descend vers la liberté ; la tranquillité est au fond du lac. Essaie du moins de terminer ta lettre !

\*

Je me vois à Austerlitz, j'arrive... le café de l'Arc-en-Ciel, c'est drôlement salubre, ça, cette fraîcheur insistante de n'avoir pas dormi. Et tout de suite le Jardin des Plantes, fantastique labyrinthe, Buffon... la serre, les merveilleux oiseaux empaillés, les fauves. Plus loin vivant alors formidablement : les ours, et cette lecture de Marius découvrant Cosette sur son banc, les hippopotames, les éléphants qui pourraient balayer de leur trompe tous les vieux cons qui jouent aux échecs sur les tables de pierre près de la coupe du gigantesque séquoia comme un marbre... Tout ça aux dames ! Mais quelle fraîcheur en arrivant, par ces allées ! Je peux tout détailler, et pourtant ça date de plus d'un siècle mes allers-retours, la petite cour, les deux jeunes allemandes que j'avais éloignées d'un pervers en leur offrant un petit-déjeuner et qui étaient revenues en France pour me voir ensuite. On avait mangé un couscous à la Huchette dans un sous-sol tous les trois l'année suivante, au printemps. Manque de bol j'avais plutôt penché vers l'une et c'était l'autre qui tenait à moi. Elles m'ont invité à Cologne le Noël suivant : je rêvais de me les faire toutes les deux, puis j'ai pas fait l'effort d'y aller. C'était trop loin, même si ça sentait bon.

Les arrières de la rue Geoffroy Saint-Hilaire puis la panique, l'effroi rue St-Louis en l'Île, bien des années plus tard, quand ils allaient vérifier mes comptes et que j'étais invité chez Hachette. La fête qu'ils m'avaient organisée pour mon arrivée, autour de Jules Verne : des orphéons, un tapis rouge, tout ! Un clown qui sautait en saltos arrière et marchait sur les mains, à houppelande rouge. Et la réception près de Buenos Aires, avec une toute petite fanfare locale, et le brave maire, toute bonhomie, du petit village...

La peur du chômage, de la rue, combien je l'ai eu. Mon père a toujours connu ça, et donc nous tous en conséquence.

Je me souviens comment on se lamentait des après-midi entiers : pas un rond ; fallait aller mendier chez les ancêtres. Les cousins gagnaient leur vie à reculons, comme nous.

J'ai bu, je sais, j'ai bu beaucoup de rouge et j'ai prié, et j'ai mangé tant et plus : fallait boucher l'angoisse. D'habitude je bois jamais ; j'ai horreur de ça, ça me rend malade, tachycarde. Je n'avais pas de quoi manger, je ne savais pas quoi faire. Alors je suis allé rêver à *Lanoma*, le grand magasin ; j'ai traîné dans les rayons de bricolage : ça nourrit son jeune homme. Ils savent pas ce que c'est le chômage : comme la perte de la vie. Combien de fois j'ai vu mon père pleurer, à bout de force, jeté encore une fois d'un travail, d'une boîte, brisant ses cannes à pêche de désespoir : il aurait plus droit à ce divertissement. Massacrant son fusil.

Je m'inquiète de savoir ce que devient Benoît à Paris, comme habitué de la loge, concierge mais officiant à la fraîche, une chaise de rotin sur le pas la porte.

\*

Robert, le fils de l'Oncle Louis et de cette idiote de Berthe a été loué à 13 ans comme domestique à Jonzac avant la Deuxième Guerre mondiale. Ça se faisait aussi en Touraine. On lui a donné une paire de sabots à cinq francs, peut-être moins, à peine plus. Il a rencontré en route Jacote qui travaille sur la ferme d'à-côté ; elle a été louée pour 800 francs à l'assemblée de la Saint-Jean comme de coutume dès qu'elle a quitté l'école : elle portait un ruban dans les cheveux et une fleur au corsage. Lui a une chambre, elle pas. Elle dort à l'écurie, mais "on lui rend souvent visite, et le patron lui accorde souvent le denier à Dieu" ; elle dit qu'elle regrette pas d'avoir quitté l'école ; Robert lui il y est jamais véritablement allé. Les paysans trouvent que c'est une coutume charmante que les "louées".

Grâce à son maître, Robert a appris à pêcher aux mulets sans faire de bruit avec les rames "comme quand on s'approche des filles". J'ai vu une troupe de fourmis en train de vider l'abdomen de plusieurs cigales.

Le vent se lève, le soir avance ; on doit bénéficier de quel-



que chose... Le grand soleil de cinq heures fait étinceler les nuages dans un bleu parfait, pâle. Les feuilles de chêne et de châtaignier luisent d'argent, je me cogne à la bosse du chêne.

Du ciel il tombe les cerises à grandes brassées, les geais comme des bombes ; les tas de paille sale sont devant le poulailler. En CM2 Mocoudina m'avait raconté la mort de sa mère quand il était revenu à l'école et qu'on était chargés de distribuer le foin aux animaux de la petite étable avant de porter les palisses pour faire le pain le soir chez Bosset ; le prêtre lui avait demandé de l'embrasser à son dernier souffle d'agonie ; elle avait encore eu la force de sourire et il lui avait glissé dans l'oreille : « Je ne t'ai jamais aimée ! » Elle est morte aussitôt.

\*

Comment mon corps connaît le nombre de marches je l'ignore, pourquoi je parviens sans mal dans la nuit à ce palier avant la mort je n'en sais rien. Je ne comprends rien à tous ces hygiénistes qui ignorent les trajets des nerfs d'un auteur.

Le bonheur de Racan et du retour en Touraine, je ne saurais le dire, mais il est proche de ces jours où je me suis gavé à Paris, voilà trente ans, dans la frayeur de perdre ma place et dans la hâte d'écrire enfin un chef-d'oeuvre. Il n'y a que deux personnes qui ont parlé de chef d'oeuvre à propos de mon travail & je veux lire d'énormes fleuves, d'énormes catastrophes, une transhumance terrible, en pleine chaleur ! Chaos, carnage dans le corps toujours, nourriture, étirements...

\*

Je ne puis être que matérialiste, parce que le pouvoir existe forcément hors de moi. Et ce pouvoir était là sans moi, avant moi ; ce système d'exploitation, d'esclavage, de soumission était là de toute éternité, en dehors des moyens de l'indigent. Vous avez sûrement visité Rome & Florence, tout découvert et admiré, mais vous ne connaissez pas la rue Nérigean, à cent mètres de chez moi sur le même trottoir de la rue Sauvage ; et cinquante mètres plus loin à droite vous ignorez tout autant l'embranchement de la rue Andronne avec LE PETIT PARIS, boutique de bonbons et de magazines. Vous ne savez rien de

la bonne misère, de l'odeur mélangée des bonbons et des magazines à cet endroit précis du quartier.

J'ai jamais vu l'Italie. Les amphithéâtres, le Colisée... rien ! Les amphétamines... à peine. Les Amériques aller-retour à cause d'une bourse pingre. L'Espagne très peu : six mois d'un coup et un an dans toute une vie, à peine. Presque uniquement l'Andalousie. Je pensais à cela et je me suis hâté lentement sur le parking, pour des raisons de canicule, puis je suis allé dans le grand magasin du bouquiniste de soldes, dans la réserve pour les fauchés, là où l'on trouve les livres échangés, abandonnés devrait-on dire. Galsworthy ne me dit plus rien et je me souviens tout à coup de la saga, vaguement parcourue, sans aucun reliquat, alors que j'ai gardé des pans entiers de Senancour et de Chateaubriand. *L'Edda poétique*, encore une épopée que je n'ai malheureusement pas lue... On doit pouvoir offrir un avenir à un livre à travers soi. Dans les quelques ouvrages que j'ai lus, j'ai vu une caverne se creuser, entre les caractères, une chambre d'accueil à vrai dire, un peu à la façon dont les formules apparaissaient à certains mathématiciens comme Euler. Les caractères ainsi donnent place à la pénétration dans leur univers : la page devient concave, les caractères s'écartent, volant dans l'espace et tout d'un coup on est gobé !

En face de la rue Nérigean, il y a la boucherie de Madame Même que vous ne connaissez pas ; vous ne saurez rien des détails singuliers de sa vie privée, c'est-à-dire *absolue*, de ses liens qui pour tous les habitants de la rue ont une signification profonde ; il suffit que je parle d'elle à tous ceux qui ont vécu là pour que tout à coup un feuilleté du monde apparaisse aussi bon qu'une frangipane. *On ne peut écrire que pour des intimes inconnus.*

En plus de ces épaisseurs, la déshérence de tous les crève-la faim de l'endroit, les épreuves traversées en commun pendant tant d'années ont ajouté une histoire à cette géographie, à cette géologie ; ils se sont trouvés pris malgré eux dans une toile d'araignée, un emprisonnement suave et douloureux,

mais dès que quelqu'un bouge tous les autres le ressentent. Je parle tout de même d'un peuple et d'une rue des années cinquante, car aujourd'hui toute cette toile sensible a disparu ; on ne sort plus les chaises dans le soir d'été.

Ce sont des vies banales : les souffrances, la litanie des plaintes, les mariages miteux, les copains, les crapules, le destin des enfants qui traînent ; il n'y est jamais question de poésie, d'éblouissements bucoliques ; la tendresse n'y est abordée que comme énoncé, à peine descriptif, jamais trop crue, avec pudeur, comme en braille, sans crier. Et cependant "que tout cela fasse un astre dans le ciel". Et lorsque je verrai que le dernier habitant de ma rue a disparu, alors, je saurai que cet astre est mort. Peut-on comprendre cela : un quartier d'autant plus ordinaire que mystérieux, d'autant plus plat que creusé de mille galeries et riche de bijoux insoupçonnés.

Je n'ai jamais écrit que pour les morts et des animaux, car ceux qui ont connu l'entrepôt du dépôt des bus au-dessus de la Devèze, et l'angle du jardin des Soeurs de la Préservation dans l'Allée des Pins, sont tous morts aujourd'hui, ou branlent sur leurs chaises. Ce canal où coulait la Devèze à l'odeur de vase entre deux rangées d'échoppes, fait légende et sert de devise à ceux qui ont habité tout autour. Ce hangar de briques brûlantes maculées de graisses et de cambouis, tellement exaltant dans la chaleur de l'été où Nicolas a eu la révélation des Cinq Continents, n'est plus : il a été rasé en faveur d'une poste merdique jaunasse. Modernité, merdonité. Les petites maisons de guingois sur le bord du canal sont devenues de hideux pavillons. Et pas loin de là dans une impasse où des troupes de mômes qui étaient mes amis suivis de canards aimables et narquois pataugeaient dans la boue d'anciens jardins ouvriers, tout est devenu propre, circulatoire, aéré, limpide et *vide* à la fois : l'île aimable des enfants a disparu au fond de l'impasse dans un cul-de-sac temporel, englouti avec l'immense jardin de Mme Ledans qui profusait de dahlias, de reines-marguerites, de glaïeuls et de belles-de-nuit. Adieu Peter Pan !

Le monde dont je parle a totalement disparu, mais heureusement les escargots en ont la mémoire, et les rats.

Vous ne connaîtrez rien de tout cela, sinon comme une fiction, et c'est bien dommage. Moi rien que d'y penser je m'y perds, et je m'emplis la poitrine d'air frais, je prends une nouvelle respiration. Il fait 38 ° et malgré tout sur l'esplanade d'où où je vous parle de ça c'est une fraîcheur grandiose qui me nourrit et m'envahit : toute la vie discrète de Madame Bruny, la modiste, ou de la Mère Archangel du PETIT PARIS, toute leur vie passée, leurs écrasements, les enfants malades, les morts... me sont redonnés en un instant, mais ce n'est pas dans une madeleine, plutôt dans un biscuit de soldat, bien dur et revêche sur lequel on se brise les dents. Pourquoi voudriez-vous que je vous le raconte, à vous qui n'êtes pas *de ce morceau-là* ; ce sont des choses à retisser sans cesse et certainement pas dans un projet ethnologique comme Jackez Hélias, plutôt dans une jouissance de l'ordinaire sans cesse rebattue avec quelques-uns.

Alors peut-être laissera-t-on la mémoire de ces gens-là dans une bibliothèque sombre, sans repère particulier, pour que le hasard conduise un habitant qui fut un voisin inconnu dans ces archives, comme s'il pénétrait dans la papeterie magique du PETIT PARIS ou la boucherie confessionnelle ornée de céramiques rouges de Madame Mère. Un Ulysse vieillard semblable à l'aède sublime des *Ailes du Désir*, et qui aura su chanter les choses simples comme leur coeur. Que tous ces passants sachent au moins qu'on les a aimés, que toutes les générations n'ont pas été indifférentes à leur personne comme vous, qui ne connaissez même pas le nom de leurs rues, mais qui pouvez me citer toutes les merveilles des musées de Florence dont je ne connais pour ma part que les reproductions, mais dont je me satisfais comme Ulysse et Michel-Ange des *Carabiniers*.

\*

Bien sûr qu'on a des estivants qui débarquent vainqueurs, cow-boys sans cul ni sexe de la littéralité installés rue Bouquière sans savoir que José y est mort d'alcoolisme, avec un flottant à la place ou un short bleu de jean coupé porté sur des détumescences, des sabots de bois blancs et un débardeur

rose fluo sous un casque de connerie intégrale.

Je suis un Indien et je méprise tous les artistes dont l'unique oeil est anal qui osent voler le surnom de *N'a qu'un oeil* en ignorant que les frères Naskonchass étaient là, la galerie du haut des Remparts avec son métèque de fantaisie qui n'a rien su de la façon dont le monde tournait dans le magasin de photographie un peu plus bas où venait Molinier, et l'ignoble libraire qui ignore Augiéras en faveur du baron Philippe ; et ça suffit à faire trembler la gelée. Je les tuerais avec plaisir à l'occasion avec le même 44 que Molinier.

Presque toujours le peintre manque, et tout fuit.

Rome a été victorieuse d'être végétarienne et elle est morte de n'avoir plus d'ennemis ; ses victoires attaquées à l'épée ont fini à la charrue. Aux voleurs la main droite ! Au camp on mangera le pain, la soupe et les légumes et on boira du vin aigre de la gauche quand les soldats protestent d'être obligés de manger de la viande faute de blé. Pour ma part, je n'aurais pas pris vers Sacramento. Que voulait exactement Miller ? Je n'en sais rien. Boire encore, c'est probable. Mais pour ce qui est de la main droite, je me souviens d'un usage d'enfance qui aurait bien valu qu'on nous la coupe.

Le bonheur est fait de matériaux composites sans aucun plan, bonnes nouvelles, myriades de petites pommes mûrissantes dans l'arbre, caresses en douce et vitesse sous la grange, abandon par une courbe dans l'ombre sur la droite, de l'ébriété en haut du chemin, enfouissement dans les roseaux avec en surplomb une brume de bruit d'avion dans les lointains... c'est un peu ce genre d'avalanche de pensées qui s'écroulait quand je lâchais tout dans la main de Nadine.

\*

Il n'y a d'inscription que d'agrément. L'art ne vient que par le coeur à l'esprit, et la peinture est une toile amicale qu'on dispose pour prendre un pique-nique en commun dans la campagne qu'on peindra demain, à mi-chemin vers la maison familiale d'été. À l'image de cette halte du Prince dans *Le Guépard*.

On tend cette toile à plusieurs, liés par l'amour ou l'amitié

et on la dépose dans l'herbe. Didier, Michèle, Gérard, Vivien, Dominique... C'est comme une toile impressionniste traitée à l'horizontale, Monet devenant Pollock.

Ce pourrait être le drap de lit des amoureux qu'on vient d'étendre et qu'on replie à deux. L'inverse de ce que fait le cinéma qui colle le drap sur le mur et dont les *Carabiniers* essaient naïvement de dévoiler le contenu.

On lance un sursaut du poignet, fonction phatique, et on sent la vibration de l'autre comme sur une toile d'araignée, car on ne peut continuer à peindre ou à écrire que si on sent l'énergie déployée par tous les amis disposés tout autour. Alors on s'enquiert, à la façon du "Richard ! T'es là ?" de Ferré, qui pourrait être shakespearien.

Est-ce que ce continent fragile tient encore ?

On n'a pas besoin d'une foule. Mais au moins d'un ami à chaque point cardinal, aussi vrai qu'on a toujours fait partie de la tribu des MOINS-QUE-RIEN. Et du moins ça vibre et ça permet de survivre aux catastrophes.

"*On continue.*" comme dit l'ami Bernard.

\*

Je ne sais plus qui je suis avec ce tricot lourd de laine noire qu'on m'a offert et que je porte malgré moi, et je m'en rends compte seulement le soir au moment du coucher. Un tricot à fermeture éclair que j'avais depuis ce matin mais qui n'est pas un vrai pull camionneur : un peu trop *mou*, mais moins cher. Et en lavant la vaisselle des aïeux dans la souillarde, je me demande tout d'un coup qui je suis. C'est une sorte de métamorphose qui m'indique que la saison a tourné : voilà désormais ma carapace ; je n'y peux rien changer. Je n'ai pas regardé un miroir depuis que je l'ai enfilé, de là mon doute. Je vais dormir avec, pour m'habituer. Chez ces vieux, chaque été je relis l'hommage au Garlaban pour me souvenir de l'Éternité depuis Virgile, et quand je reviens chez moi en octobre l'histoire du soleil d'artifice oublié au grenier, pour être assuré de la Rentrée.

J'avais gardé dans une de mes poches un ticket minable de réduction pour un modèle réduit qui faisait partie de l'embal-

lage d'un flacon de colle de *Lanoma*, en face du Lycée, mais qui n'est plus valable depuis un an. En contrepartie je vole des stylos à plume : au moins un à chaque fois. Aussi facile pour moi que la décapitation d'un flic dans les poulies d'un ascenseur.

\*

Je me souviens de l'horloge du Ministère des Armées près du Parc pour la Gentillesse, je me souviens de tous les ministères où je suis toujours rentré trop tard, quand rien n'était plus possible. Je me souviens de l'horloge et de la rousseur des feuilles tombées sur le Boulevard Saint-Germain en allant chez le Docteur Schatz, de cet automne-là orange et or de feuilles mortes.

À Saint-Germain j'ai mangé un couscous dans un bistro qui fait l'angle et j'ai toujours pensé que c'était celui d'*Ascenseur pour l'Échafaud*. À Saint-Germain j'ai été heureux de remonter vers la rue du Bac : je ne serais jamais chez Maeght mais j'avais signé le seul *contrat* de ma vie.

Merci les étoiles, le milliard de floraisons ! Allez, Voie lactée, clignotements, embrassements ! Lune hémipleine, scintillements d'argent Sud vers Nord, épanchements Est en Ouest.

Ugène est là, Didier, Lulu, et Henri qui bat les cartes et qui triche, José qui éclate de rire et son père qui lance son béret en l'air, signe d'une immense joie et d'une cohésion rare de la tribu. Les anciens sont sous la tonnelle, y compris le chien Tibia.

Et cette sorte de lumière noire mystérieuse qu'on voit à la partie basse du feuillage des arbres, fantastique et silencieuse : la façon dont ils sont figés, en attente.

Allez, allez, tournoyez étoiles ! Les avions filent en bleu et rouge, et la polaire est là : une certitude. Le ciel est bien fixé, le sol solide.

\*

Jean se demande ce qu'il reste à sa mère, la Tía, à présent qu'elle ne voit plus rien à la télé et qu'elle monte se coucher à six heures ; pareil en été. Elle a trouvé un prétexte pour qu'on

vienne chercher la liste de ses courses avant cinq heures sinon elle ne distingue plus les lettres et ne peut se relire, même écrites en bâtons avec toutes les lampes allumées.

Qu'est-ce qui lui reste par ce temps d'octobre où elle ne peut plus parcourir les allées jonchées d'or du jardin des Abattoirs en regardant les enfants du quartier jouer jusqu'au soir ? Cela fait très longtemps qu'elle n'a plus la petite maison en location à La Brède où elle allait le week-end et parfois en vacances avec le Tío.

Elle n'a jamais lu, sinon des magazines du genre *Nous Deux* dans la cour commune de la maison avec les voisines. Elle a plusieurs radios toutes neuves mais enveloppées dans du plastique, et qu'elle n'écoute jamais.

À quoi peut-elle penser au lit alors que la nuit n'est pas du tout venue, à passer douze heures sans dormir. Peut-être à sa soeur l'Abuela, morte dans une crise épique d'apoplexie avec une tension foudroyante, malgré les ventouses scarifiées appliquées en catastrophe, et dont le sang avait giclé jusqu'au plafond de la chambre.

On ne peut décemment faire manger aux enfants des fruits secs en solde ni les restes de jambon que trouve la Tía chez son charcutier, et qui sentent le savon rance. Les bas morceaux, les sulfites... Ses cadeaux ont dégringolé d'un degré chaque année ; ils ont changé de catégorie, d'un anniversaire sur l'autre, toujours plus bas. La plus petite fille de Jean croit connaître quelque chose de sa perte, mais n'ayant pas vécu avec elle ignore tout, et j'en tiens un morceau, bien sordide. Les parents indirects n'ont que du semblant de la misère : il faut être là jour après jour pour bien s'imbiber de cette malédiction, de mille détails de lambeaux de vêtements sous la pluie... vivre avec. J'en dirais tant qu'on se suiciderait tout de suite. *Car il n'y a aucun espoir !*

Quoi qu'il en soit, cette fuite et cette impasse et sont définitives pour la vie, *dans un même bouquet*. Ne croyez pas qu'il y ait des échappatoires. On se trouve sous le tampon et la trajectoire c'est la feuille qui est en dessous, mais que l'on ne peut



voir. Plus tard, le dos au sol, en pourrissant, on aura enfin une vue exacte de son trajet biographique, parmi les étoiles. Vivien lui, connaît les cartes du ciel. Mais c'est rare.

Sa petite-fille n'en a entendu qu'une déclaration en fin de vie, comme une sorte de constat officiel, un énoncé sans personne. Il faut vivre avec ses pouilleux chaque jour pour être vraiment persuadé d'être un pou affamé, véritablement paumé et ne pouvoir par la suite retrouver sa jeunesse qu'en parlant à détresse égale avec des gamins de son quartier.

Ma seule sauvegarde est auprès d'eux, chez mes amis chi-neurs de toujours, comme Alain du Château-des-Rentiers (Chantal autrefois !), Sylvie & Vincent. Je ne peux me retrouver autrement qu'avec les meurt-de-faim, dans leur impossibilité de créer, dans la désolation, l'atelier abandonné en raison des nécessités de trouver de quoi survivre, et le travail en toute hâte sur de mauvais papiers de récupération. Des projets qu'on n'a plus le temps de déployer, qui restent suspendus dans l'esprit, et qui n'ont pas eu le temps de mûrir, d'être améliorés, faute de connaissance, de déplacements, de rencontres, d'expositions... comme une arme avec laquelle on n'aurait pu retravailler, mais dont la flèche de la question reste *vibrante*. Ah ! La méchanceté, rien de pire !

C'est comme cette femme du crépuscule qui voulait à tout prix enfoncer tous mes doigts dans son con, et que j'y trouve du plaisir ! Être bon, voilà tout l'avenir, mais peut-être pas jusqu'au bouquet de doigts dans le con malgré soi. Ou alors pas les deux mains !

Jean n'a plus d'aide ni de soutien : les médecins sont morts ou ils ont déménagé dans des endroits plus riches de la ville. Bègles est un endroit plus riche. Même Bacalan !

Que l'enchantement du ciel soit. Et ce griffon que Marie a rendu fou ! José chasse derrière la cime des épicéas, ou bien plus bas dans l'ombre des peupliers, ou dans le pré en contre-bas derrière le cercle des saules, dans l'aventure des pommiers et dans le poudroisement d'or des frênes : un or vieilli, teinté

de vert-de-gris, verdi, inoubliable sur un carré de terrain comme une carte postale.

« Ça va, dit Jean, c'est bien, je le confirme : je préfère mon chien à ma mère ; je n'ai jamais su qui était ma mère alors que de mon chien j'ai toujours été sûr. Mais je ne soupçonnerai jamais la mort ; sur le sentier aimable de l'anéantissement j'ai toujours été inquiet pour la moindre douleur de mon chien ; perfection que les animaux ; le mal aussi est parfait. »

Et à partir de là : libre circulation des Enfers, bénéfice du Purgatoire, joie du Paradis, pardi !

Oh ! Les butées, les monts, les sacrements, les moutonnements de la vie, les dos retournés de bêtes du sol, les criaillements des pies, des geais, des merles, moineaux, pierrots et piafs... tout ça autour de ce grand carré, aux radeaux de marbre, aux îles d'or, aux floraisons mauves.

Allez dans cette prairie liquide, laissez vous porter dans le flot du Temps ! Créatures, créatures !

\* \*

\*

## II

Sa mère a offert à Jean comme à chaque fois rituellement le calendrier des peintres de la bouche et du pied. Autour du kiosque, près du temple, il y avait un tout petit bonhomme de neige avec deux embryons de bras comme des moignons et un bonnet à pompon, de neige lui aussi, tout blanc, mais très bien dessiné et reconnaissable. Formidable blancheur de tout et des façades, du Temple, des contrevents et des volets verts, du balcon cambré de fer forgé, décoré et soutenu d'une glycine aux feuilles vert-jaune ; des restes de touches blanches (immaculées, on peut le dire !) sur les toits, ce qui donne à ce petit village l'aspect d'une carte peinte, ou d'une couverture de cahier d'écolier comme les dessins ou les aquarelles qu'on y reproduisait dans les années cinquante, aquarelle d'une petite fille avec son nom et celui de la ville où elle habite, comme exemple et pour l'édification des élèves qui ouvraient ce cahier chaque matin et pouvaient constater combien l'application aboutissait à la beauté.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que l'inspiration vienne avec la lumière, l'éclairage, je veux dire, pas seulement la grâce, mais la simple électricité, fée ou pas. C'est comme le phénergan, que je croyais interdit à cause du mélange D.O.L., mais qui existe encore en bonne pommade, comme le camphre, pour le tendon d'Achille : c'est ma faiblesse, ces coups de talon violents, sur la glace pour la briser, sans prendre garde au fait qu'il y a de la pierre au-dessous.

\*

J'aimerais bien avec un ton bonhomme provoquer la sympathie immédiate et tout emporter sur mon passage, sans origine, comme le rayonnement ou le vide, sans s'obliger à faire une peinture de la neige aujourd'hui qui est un désastre. Au lieu de sa tranquillité qui d'habitude domine, ce sont les décombres des arbres énormes éffondrés, cassés, brisés, entassés ; toute une rage de géants qui passent par là, dignes de Delacroix, les routes devenues impossibles, avec d'autres arbres plus haut, également considérables, déracinés, qui appuient sur les lignes électriques et vont bientôt s'effondrer sur les promeneurs qui passent en dessous.

Courons devant l'accablement de la neige, que je m'échappe devant la vie entière de décombres et de catastrophes successives, car il n'y a au fond que cela. Seule l'inertie est un manque d'art.

\*

Dès la primaire, si j'avais su ! Devant chez la bouchère, Madame Même, en me retournant pour voir dans quelle rue miteuse je vivais et dans quelle maison ruinée, je me serais réjoui sous les cieux. J'aurais pris décision du lait du matin qui se vendait en bidons rue Nérigean, j'aurais pris décision de cela pour saluer la blancheur du monde.

Aujourd'hui ce n'est pas le deuxième restaurant de ma vie où je mange, mais presque. Je ne me souviens que d'une quarantaine. En tout cas, c'est le deuxième où je mange *seul* de ces vingt dernières années. La première fois c'était en Touraine, et la crêperie donnait sur un buisson de joncs et de roseaux près du château de Racan.

\*

J'ai vu l'absence de perruque de ma mère et ses quelques poils blancs, comme le cul du chien, une fois vieux, cernant des lambeaux de chair rose. Cet arrière du crâne comme un cul d'animal, déplorable

Rien n'est navrant comme l'entité de l'homme ; nous sommes tous discontinus et vibratoires dans des actions à plusieurs fréquences simultanées ; nous avançons en tremblant, toujours antagonistes ; nous sommes des Parkinsoniens accé-

lérés, et notre cerveau qui est en rapport avec l'envergure de la *surface* connaît d'autres géométries que celle d'Euclide, que nous ignorons. Du reste la langue sera bientôt abandonné au profit des actes seuls.

\*

Je ne me soucie pas tellement du sort du mec des offices à l'étage, chargé des obligations de la famille, mais bien plutôt de la jeune fille orpheline du rez-de-chaussée qui s'enfuit dans la nuit pour échapper à ses éventuels agresseurs, père et fils, notables hobereaux bouffis, brutaux, vicelards et sanguins. Elle qui traverse la plaine et les marécages du bord de la Garonne en pleine obscurité, dans la haine précipitée des hideux personnages qui l'avaient soi-disant recueillie. On a toutes les senteurs, le froid, les sensations d'appuis du pied dans le terrain plus ou moins vaseux par endroits, les lumières, le bruit des minotiers : c'est aussi riche que certains paysages des Charentes de Bazin, de Balzac surtout, ou que *La Steppe* de Tchekov : plus personne n'écrit comme ça. Nous n'avons plus droit aux paysages dans les livres, tellement nous dégueulons les images par tous les trous. Nous avons tous la tête et le cul bourrés d'images. Il n'y a que des batailles singulières et des paysages particuliers, telle est l'expérience de la vie pour un inconnu moral.

J'ai une vraie jouissance à suivre le corbillard du libraire... même si j'aurais préféré être Mohamed Ali comme mon copain Éric aurait voulu être Eddy Merckx s'il n'avait pas été philosophe. Tout ça parce que j'ai je ne sais quel goût de bonté dans la bouche. Mon Dieu quel beau soleil d'acier bleu. Ciel bleu, et longues chenilles grasses de coton. Là-bas les montagnes visibles comme jamais, et le soleil qui règne à droite semble venir de derrière les collines de gauche. Plus loin encore la découpe de neige, les crêtes : les Pyrénées ! Il se peut que ça soit *vraiment* un très grand bonheur, de plier simplement le genou et de le ramener vers soi, en faisant du ski.

La nuit, on organise la chasse aux rouges à l'aide de carbone. On a un inspecteur des stades et des platanes. Le lac immobile d'amande claire en contrebas des sapins est un pré

en pente légère et file sous la première lumière pâle du soleil sur les pans du château avec toutes ses allées jonchées d'arbres brisés, des chênes déracinés surtout, et des douglas brisés par le milieu. Hier le soleil comme une lune d'argent brumeuse juste au-dessus du fleuve en crue, argent mat. Les jeunes comédiens lycéens jouaient sur les bords du fleuve. Ils avaient pris une voix éraillée, comme celle d'un vieux prof.

Je pense ici au Pont au Change et à toutes mes promenades à Paris où je faisais semblant de chercher du travail alors que ma compagne veillait à l'entretien du foyer ; je n'ai aimé que l'errance et l'inutilité. Tout ce qui *sert* me semble dériver du *servage*. On se rend compte en écoutant Jean qu'un chef de boutique, de boîte n'est qu'une vignette, et qu'on peut fort bien le payer grassement pour l'entretenir dans l'illusion qu'il est utile à quelque chose, alors qu'une bonne équipe fonctionne toute seule sans ce godemichet lamentable.

\*

Je n'ai connu que des épreuves, alors que j'avais désiré la dimension épique de n'en avoir aucune. Je suis comme cette ouvrière de filature qui a travaillé plus de vingt ans sur un tissu en ignorant jusqu'à son nom ; elle n'était formée qu'au mythe du sol et du sang, à la tyrannie de l'état guerrier. On aurait dû être tous égaux dans l'équipement. Mais on ne rêve pas assez.

J'ai toujours eu la soif d'être partout comme Marie Bashkirtseff, et mon repli a toujours pris les divers degrés de la *dissonance* ; je suis devant un livre aux pages mélangées dont aucune ne manque ; toutes les briques sont là mais l'écroulement a bien eu lieu. Je suis proche de ces Frères qui n'ont ni étable ni écurie, et je ne prendrai pas une attitude anglo-saxonne sous prétexte que je suis heureux ; il ne flotte du reste aucune odeur de porto et de rosbeef dans mon cabinet de travail. "Le frère Didier a toujours été partout et moi nulle part ; il a rencontré des milliers de personnes et je n'ai jamais souhaité voir personne." me disent Nycéphore & Nicolai, "et c'est peu de s'être divisé en deux pour supporter cela. C'est curieux d'avoir construit une tombe avec lui."

On ignore ce qu'est réellement le rêve : c'est seulement une

afférence comme les voyages de Marie, un avion qui part de Koweït à 1h 05 du matin , arrive à 6h 05 à Rome avec correspondance à 8h 15 pour arriver à Genève à 9h 27, et *c'est seulement en Suisse qu'on fait le nécessaire*, qu'on organise et qu'on soigne les décombres du cauchemar, qu'on range les vivants et les morts, pour faire en sorte que ça soit présentable. Bien que depuis longtemps le poids des décombres nous ait défoncé la cage thoracique et le crâne. Il y a surtout des cadavres jusqu'à présent, et au loin la mort violette.

Le rêve est désertique et désolé comme la bande de trente kilomètres qui sépare Ponte Verda de Sant-Augustine en Floride du Nord, la plus vieille ville des États-Unis. On y trouve seulement une route qui longe la côte à quelques centaines de mètres à l'intérieur des terres, étroite, peu fréquentée, surtout en ce moment de tempête de neige au milieu de grosses dunes parsemées de buissons chétifs qui *empêchent de voir la mer*.

Alors je poursuis mon rêve avec insistance. Est-ce que si je déboutonne mon col d'astrakan sous le soleil du moment la neige va *crisser* sous mes pieds ? Est-ce vraiment crisser ? Comme le bruit *ouaté* de sa chute ? La ouate, oui, je sens bien cela, je m'en souviens de cette façon alors qu'elle chutait très lentement sur l'autorail Marseille-Briançon en train de quitter Marseille Saint-Charles le vendredi matin du 29 décembre 1967 à 6h 15 : une jeune passagère me parlait de Palmieri de la Gestapo de Marseille, avec un manteau au col d'un blanc moussieux qui rivalisait avec la neige ; il s'agissait de la petite Catherine de Réussie, souriante sous son bonnet tricoté de laine blanche couvert de flocons à Paris.

Juste avant de m'endormir je vois les pièges préparés pour que j'y tombe, et cela ne me paraît pas précisément convenir comme récompense pour l'homme qui a du génie. Je ne voulais pas du poison de Marseille, mais je ne suis qu'*un simple nom, sans corps ni forme*.

C'est de cette même gare que Anne et son frère sont partis avec armes et bagages, et toute sa famille, en route pour une nouvelle vie, car les éléments du rêve qu'on commence par

oublier pour s'en souvenir par la suite, sont généralement d'une importance extrême. Les villes à mon passage devraient me saluer tel un Dieu, mieux que le Tour de France. Il y avait un accordéoniste qui accompagnait Anne et son frère en fredonnant, tout un orchestre tzigane qui jouait en passant devant les fermes, ce qui faisait gueuler les chiens mais semblait attirer l'ensemble des volatiles se précipitant vers les musiciens, poules, dindes et canards. Il y avait en particulier sur ce trajet une toute petite maison très jolie, basse, avec une cour dallée au milieu de laquelle un bassin où nageaient des poissons dorés, trois vases avec des plantes d'ornement et une petite fontaine qui ne servait qu'à verser de l'eau fraîche aux poissons. La propriétaire avait été tuée de quatre coups de pics à glace dans le dos et c'était sa plus jeune soeur qui tenait à présent la maison, une jolie fille comme une biche avec de grands yeux étonnés et des cheveux noirs qui touchaient ses fesses ; elle portait une robe jaune transparente, très floue ; elle avançait toujours la bouche entr'ouverte, comme si elle allait demander quelque chose.

Tout le monde ne se marie pas avec une charmante fille comme ça rencontrée chez Hébertot, et tout un chacun n'a pas non plus la chance de trouver des fermiers qui consentent à transformer leur ferme en camp d'entraînement pour la boxe comme je le voulais, long et maigre en sortant de Sainte-Anne, avec mes bras d'araignée.

\*

Je vois Lucien, sa première casquette, à lire les affiches fulgurantes des collabos en commentant d'une voix lamentable la rareté du travail, la cherté du lard et l'iniquité des poux que ma grand-mère combattait sur la tête de ses filles à grandes lampées de pétrole, ce qui les brûlait atrocement sans être efficace. Ensuite l'aïeul fumera des pipes résignées à moitié de foin jusqu'à revenir vers le soir altéré et plein d'une tristesse légitime comme on appellerait la Chrétienté à la bataille sacrée pour le Tombeau Vide.

En vain on essaierait de retrouver à travers les lignes du texte depuis tant d'années couché sur le papier mort, le fré-



mississement de la vie. Ça ne suffit pas ; les principes qui restent sur le plan des idées pures sont dérisoires.

\*

Dans le Nord il y eut deux abîmes soudains de réalité rencontrés en route, comme les chansons dans certains films : par exemple *Der treue Husar*, à la fin des *Sentiers de la Gloire*. Ces deux abîmes c'étaient d'abord les anciens puits miniers où le regard est jeté dans leur profondeur qui est celle du temps ; et ensuite la découverte de l'orgue géant de Théophile Mortier d'Anvers dans le petit café à Herzelle. Puis c'était la plage, au petit jour, dans le froid de la Mer du Nord. Tout ça pour atteindre à un *tremblement de la vérité*. Il y avait aussi cet orchestre amical, en voiture, avant même l'orgue, cet orchestre de notre petit groupe avec les visages qui changent tout au long de la route, des personnages qui surgissent et qui n'ont rien à voir avec ceux du départ. Je me suis heurté souvent à des paysages comme ces anciens puits de mines en les photographiant sans cesse, sous tous les angles, dans l'espoir d'atteindre le paysage réel.

À chaque fois des choses ont surgi parce qu'elles étaient des déviations par rapport aux courbes et aux droites précédentes ; on était à la fois dans des cercles spiralés de manèges baroques et dans de nouvelles lignes comme des champignons : le cercle des Fées. Grâce à une nouvelle ligne les champignons forment une nouvelle figure qui n'a rien à voir avec la figure précédente ni celle qui est à côté. Parfois, pour les voir il faut changer de vitesse, en allant très vite ou au contraire très lentement, le temps de laisser monter une couleur.

\*

C'est la fin du siècle : les racines pendent à la roche noire. L'an dernier, le gel a pris la moitié de la récolte ; il fait très froid, c'est une fin de siècle bizarre ; les vignes du bord de rivière sont ensevelies sous les débris divers, les troncs et les racines ; une centaine d'hectares de vignes disparaîtront avec leurs vigneron et trente mille hectolitres de vin ont été perdus à jamais à Gensac, chez Michel. Dans l'encadrement de ce qui fut une porte, le cadavre d'un homme emprisonné dans

la boue et les débris à hauteur de la poitrine se tient droit, les bras grands ouverts, comme s'il lançait une dernière supplication. On distingue une large bande creusée plus sombre remplie de masses indéfinissables auxquelles le vent glacé a accroché des lambeaux de plastique.

“J'étais dans ma cour à ce moment-là ; j'ai senti une odeur bizarre, comme de la suie, et puis soudainement ça a été l'embrasement : tout le toit a pris feu en quelques secondes ; les flammes léchaient les vitres de ma véranda. Il y a eu un immense éclair : les flammes sortaient des fenêtres et montaient jusqu'en haut du toit ; il y avait de la fumée partout et des morceaux de bois en feu n'arrêtaient pas de tomber.”

La secousse a été également ressentie à Tlemcen, Mascara, ainsi qu'à Oran où les habitants pris de panique se sont précipités dans les rues. Ce qu'avait prévu Paco Rabane dans le 11e arrondissement est tombé dans l'Aude.

Au-delà, le vrai bonheur de l'herbe et de l'air frais contre le mur de briques, les yeux clos. Je pense à Pasadena : c'est le printemps. On attend les épidémies.

\*

Aujourd'hui c'est l'Ange lumineux au-dessus de la rosée restreinte ; hier Joseph avec sa fiole, qui nous a saoulés. Puis on enchaîne avec cette scène de ménage, intouchée à travers l'histoire : Orlando, Keaton, Taylor-Burton surtout, continuellement travestis : pour peu que l'un d'eux s'appuie sur une colonne de polystyrène, on se précipite pour empêcher qu'elle ne tombe ! Quel fut le marteau et quelle la chaîne ? C'est la version Casino de Paris, Lido, Alcazar : tous les acteurs sont là pour décorer, figures ornementales illustrant les phrases célèbres, “*Kai su teknon !*” et les autres... Cléopâtre en coiffure emperlée sur bonnet de bain et chemise de nuit tissée d'or, passant l'arc triomphal de Rome sur son immense sphinx de marbre traîné par des milliers d'esclaves noirs et précédé par des danseuses du ventre et des sorciers africains rouges et bruns emplumés dans le trou de balle au milieu des feux de Bengale, accoutrements de masques et cotonnades, la même Cléopâtre ensuite descendue sur un plateau à bascule suppor-

tant son trône avec Césarion, dispositif digne de Jean-Marie Rivière à l'Alcazar, qui lui évite d'avoir à s'incliner. Et cet autre duo comique Octavie-Marc-Antoine, en train de se faire chier de façon londonienne à cent sous de l'heure : "Cette pendule grecque n'est-elle pas merveilleuse ?"

Nous en voilà débarassés ! On revient au bonheur de William : "Ah ! cher, s'il en était ainsi, de ce coeur glacé, que le ciel engendre la grêle, une grêle empoisonnée ; que le premier grêlon frappe ma gorge et se dissolve avec ma vie ; que le second frappe Césarion ; et que les autres exterminent les fruits de mon ventre, puis tous mes braves Égyptiens ; qu'ils gisent pêle-mêle, sans sépulture, dans l'amas de cette grêle fondue, jusqu'à ce que les mouches et les moustiques du Nil les dévorent !"

Retour à l'Ange lumineux. Que nous dit-il ? « On entretient le feu dans les temples, on se cache le visage et on tarit le péché en le déversant en paroles ; de la bascule du péché dans l'autre, Duns Scot fait un plongeur. — Certes, mais il faut battre la mesure, accompagner la danse, protéger le corps grâce à la noblesse des fibres et la richesse des ornements, nous dit Cléopâtre : le tissu protège et orne le corps de la femme. Il nous faut des broderies, des dentelles, des entrelacs, le rayonnement immense de la soie, des échanges polis avant les salves de foutre, en manchettes, un bouillonnement vaporeux, plissés et mousseline autour de l'écrevisse de muraille, du tulle et du satin sur ma rose des vents, des tons pastels, des fleurs brodées, tissées, imprimées peintes sur le comment à nom. Faites venir à moi Réjane, Cléo, Zaza en manches ornées et fichus, de pittoresques réminiscences, les souvenirs des hortensias bleus de Montesquiou ; qu'on retrouve les reliures à dentelles d'Augustin du Seuil pour la Duchesse du Berry, qu'on transpose en dentelles les actes du fils de Coccinelle et de l'éclairage au gaz, le passage des Bérésinas : Ta ! Pa ! Pam ! Ça finit où la mort commence, avec le rococo des nouilles et le maniérisme de Des Perceires, le pompier qu'on tire à pleine bouche, Tiepolo (ses nuées fameuses, cuites au four !). Les dentelles c'est le style, pas un ornement. Je

veux des feuilles plissées, des éventails brisés, ma peau peinte, gravée, brodée, pailletée : Cléopâtre-Coccinelle ! Des maîtres-brins et des panaches, des écrans d'or et de plumes, de plumetis et de soie ! »

\*

L'auteur a un physique de radio : front tétraèdre, lèvre supérieure allant rejoindre le dessous de l'oeil droit, strabisme fou, paupière éternellement retroussée, oeil renversé dont on voit le blanc, bouche édentée noirâtre qui bave sans arrêt, oreilles en choux-fleurs, prognathisme, nez retroussé porcine. Puis ces tremblements !

Le temps perdu je vois ça aux lilas, à la glycine, aux pivoines : ça recommence. Le temps perdu, les rosiers blancs, les petits jaunes à foisons, à satiété sur la porte de la cave, et voici Nany à nettoyer la rigole à Sainte-Monique : il aurait dû décoller, s'envahir des horizons... rien. Avec Nina, sa mère, devant il nettoyait la rigole : dès qu'il pleuvait, avec la rue en pente, toute la boue passait la barrière du jardin et les envahissait dans le logement. C'était une bicoque de fromagère au marché des Capucins, pour ainsi dire une cabane, moitié construite de guingois, et le sol de la cuisine était en contrebas du ciment de la cour, avec un tout petit carré de jardin : toute l'averse se rabattait dans la maison, si peu que la rigole soit bouchée. Elle était modeste la proprio, elle leur avait loué ça pour presque rien, sûrement à la demande du grand-père qui allait toujours faire son marché au Marché Royal, près des Salinières : pas d'eau chaude, pas de cabinet de toilette, à peine un lavabo dans la cuisine, rien dans les deux chambres, et des waters au dehors, juste devant la fenêtre de Nany : il entendait tout, c'était en direct.

Alors avec sa mère et ses fichus, crevarde toujours, qui allait d'une tuberculose à l'autre, entre deux fièvres (peut-être une empreinte de sa soeur morte !), emmitouflée, ils raclaient la boue, ils la jetaient plus loin sur la route, ça désengorgeait la canalisation, et une fois sous la pluie y'avait trois gamins que Nany avait connus en primaire, on oublie jamais leur tête dans ces cas-là, personne ne change, et ceux qu'avaient des faces de

charcutiers sont devenus charcutiers... les brutes, les faibles, tout est classé déjà. Eux n'étaient pas méchants, ils badaient les mains dans les poches, de l'autre côté de la ruelle, à les regarder creuser, mais il s'est senti à la débîne sur le pavé, seigneur de nulle part à faute de place (il se sentait tout le le temps réduit au blanc et ça n'a jamais cessé) ; il a proposé de leur foutre sur la gueule s'ils continuaient à les regarder. En réalité ils étaient ballants, comme tous les adolescents qu'on était, ils s'emmerdaient dans cette rue Sainte-Monique : à part le couvent en contrebas, y'avait pas grande distraction, l'hiver surtout, l'immense mur de plus de quatre mètres de haut : derrière quelquefois des chants, et les érables qui passaient par-dessus. Il a eu l'air courageux en s'affrontant à trois gars à la fois, mais il ne l'était pas vraiment ; c'était une façon de sortir de cette angoisse et de cette dèche, de cette mouscaille, ce pétrin. Tous les matins ensuite il fallait pousser la V8 pourrie de Nono, son père qui n'a jamais eu une batterie en marche de sa vie sur aucune voiture : c'était la perte pour les tendons d'Achille mais il a réussi à garder les siens ; la rue était en pente de ce côté-là vers le couvent où Nono partait ; s'il avait pas eu de freins, il s'encarassait chez les bonnes soeurs : un coït inédit.

C'est par là qu'il y avait un Flat Iron en réduction qui a toujours fasciné Hill, un immeuble très mince formant l'angle aigu de la rue Antoine Dupuch et de la rue Berruer se rejoignant, mais qui représentait à peine un accent appuyé sur le plan, un coin, pas plus ; tellement bien qu'à sa pointe il n'y avait pas même la largeur d'un homme, et on avait muré les fenêtres de part et d'autre, sans doute parce que personne pourrait jamais y accéder, sauf de profil, et encore en étant très maigre. La partie plus large était à peu près habitable. Hill n'a jamais compris pourquoi ils avaient fiché cette sorte de coin dans le quartier, comme pour finir les rues sur le plan, peut-être, un pur principe. Mais il a donné à ce coin une signification magique :

“Ça indiquait également la prolongation de la rue Berruer vers les boulevards, si on suivait la diagonale du triangle, là où

j'ai rencontré ma femme ; c'était un signe pour moi (comme les termes dans les bois qui forment souvent un triangle de pierres), de retour formidable dans le territoire de l'enfance. Y'a eu une imitation avant, avec une ennemie d'enfance et en prime un rêve des Rois Mages ; mais ça sonnait faux : je l'ai senti tout de suite. Par contre avec Joyelle c'était la joie, oui ; c'est grâce à elle que je suis ici, dans ce panoramas de lilas, de glycines et de pivoines que *l'inscription* existe. Je ne suis pas sûr mie, comme on disait, d'avoir tout compris ; de l'avoir bien traitée surtout je ne suis pas sûr. Plutôt du contraire ; comme ces bourdons un peu noirs qui sont sur la glycine au dehors, assez mauvais : ils profitent du pollen et puis marre."

\*

Le passé est aussi mauvais que la sieste : on n'en tire que des restes. Enfant j'étais un adorateur de l'aube et je fus l'un des premiers à porter cette tenue pour la communion. Un peu plus tard ce fut l'aurore. Au passé il n'y a que des larmes et rien ne remue au fond des bois troubles ; on vit le désert de la matière dans le soir triste de Rouen ; je n'ai plus aucun souvenir de Rouen en descendant du Mont des Amoureux.

Ensuite en partant c'est l'éclaircie vaste de la prairie tout à coup sur la gauche, avec des milliers de fleurs de pissenlits et sur les talus des paquerettes à foison. Puis rapides des ombres à éclats vifs sous d'autres marronniers, et seule la sècheresse à droite sous les pins, en contrebas, des dessous d'aiguilles et de branches mortes, tout ça uniformément brun, aux teintes plus ou moins chocolat, et par-delà encore des fouillis de ronces au vert véronèse, émeraude, et l'herbe grasse autour, et encore un mélange de coucous et de pissenlits en désordre sur le chemin.

Quelques termes, j'ai dit, quelques bornages, comme le feu ardent qui commence après un jour de pluie, ce contentement du bonheur immédiat, mais par pitié aucune rhétorique ! Le plaisir des enfants qu'on entend d'ici jouer aux cartes avec des éclats de rire dans les pièces à côté, ainsi de suite...

\*

La mère de Jean n'est pas encore morte, mais hélas ça viendra. Ou tant mieux. La porte arrière de sa maison est impossible à ouvrir, la porte latérale résiste mais ne ferme pas, et c'est par là que je rentre à cinq heures du matin après sa dernière hémorragie : elle a entassé des défenses un peu vaines comme partout dans sa maison en raison de sa pauvreté : des cartons de calendriers et publicités, un ancien porte-cintres, une chaise brisée dont les barreaux sont réemboîtés dans les brisures mais qui ne peut rien soutenir... en se disant que si quelqu'un essaie de passer par là elle entendra le bruit des objets qui chutent. Mais elle est sourde comme un pot.

Elle a de la même façon remplacé les meubles qu'elle ne peut pas s'offrir par des cartons dissimulés sous des tissus, fait tenir cahin-caha un divan et d'autres chaises sur lesquelles on ne peut s'asseoir, et remplacé le papier peint qu'elle n'a pu poser par une peinture de motifs en bleu et or grossièrement faits au pinceau *mais très beaux*.

L'escalier de la porte latérale qui s'ouvre sur le jardin s'écroûle : le ciment entre les marches et le mur est fissuré, à refaire. Tout le jardin est enchevêtré dans la vigne, dans le laurier et dans le mimosa qui ne cesse de croître, formant plafond avec les lauriers de la voisine, et les rosiers portés trop bas dont les branches arrachent la tête en passant, parce qu'ils se sont courbés avec elle, et qu'elle ne peut les hisser davantage.

Du coup, depuis cette porte latérale en principe jamais ouverte (sauf comme aujourd'hui en cas d'accident), on aperçoit un très beau paysage de collines et de maisons sur les hauteurs, sur les sommets, sur les flancs : de grandes bâtisses avec pour certaines à peine des meurtrières vers le Nord, et comme un mur de fortification ailleurs.

Cette fois-ci il n'y a pas de sang dans la chambre ni partout dans le lit et le long de l'escalier comme la dernière fois. Mais c'est la cuisine, la scène de crime : elle est totalement inondée ; il y traîne de grands linges pour éponger qui ont été laissés par les pompiers, des serviettes et des serpillères saturées, des gants bleus de protection, des enveloppes et des bouts de pansements arrachés.

C'est sur un sol semblable que Nany a reçu jadis les débris de toutes ses oeuvres naissantes sur de petits cahiers, écrits à la plume d'oie ! De minces dossiers, différents registres... Jetés en vrac par un personnage d'autorité, déchirés. « Et moi je crois que tu seras un pauvre *con* toute ta vie ! »

On comprendra que la cosmologie n'ait aucune origine ! Pour l'élucidation d'un telle imprécation, on préfère croire Shakespeare ; on "entre en oeuvre" pour modifier le sens des lettres maudites, jamais pour réaliser une incantation familiale ou l'exécution d'un énoncé. C'est comme si on faisait l'éloge du roi Richard : le seul cheval c'est *l'inscription*. Rien d'une happy end, mais c'est Richard qui a raison, Richard (ou Juliette, si vous préférez ; on n'est pas du tout pour la méchanceté !). On est passé du *moins-que-rien* au *rien* ; on fait partie des perdants, mais pas des vaincus.

Une grande générosité instinctive d'idéal social, voilà ce qui est nécessaire au broyeur de couleurs qui habite sur le fleuve Amour (bleu). Loin de l'inquiétude de ceux qui sont passés du statut de *ricos hombres* à celui de *grands*, avec parfois l'illusion d'être des artistes ou des écrivains.

« Je vous aime ! Je vous aime ! » Vite, Peter Pan ! Lancez ces bouquets-là dans le vide aux êtres les plus chers, avant la dernière bascule.

\* \*  
\*



### III

Dans quel désarroi te voilà Peter Pan ! Pauvre Peter, la brume triste et les bois désolés, et le quatuor 14 de Beethoven avec la cavatine dont on meurt, l'aboi de l'horizon, les bandes mauves du ciel dans la fraîcheur de l'air et la petite lumière rouge derrière le groupement de sapins au sommet de la colline. Théo te dit : tout n'est pas encore prêt, je ne suis pas sûr de moi pour te recevoir sur ces hauteurs. Vite, vite aux ouvrages avant que la nuit tombe ! Tu lui parle des ovales de l'Aurore par exemple : il faut la prendre non par la ligne de brisure mais par les milieux, tellement elle est belle, la masse centrale ovoïde de son corps et en déduire le mouvement ; la Renaissance c'est la ligne, mais le contour ne nous intéresse pas.

\*

Il était tombé un vrai déluge. La nuit suivante, je vois ma mère sur le flanc gauche et c'est une grosse jument noire : sa tête même a porté sur le côté. Malgré ma haine je ne peux en vouloir totalement à un animal. Je pense au dalmatien du Hindenburg ; je la vois totalement carbonisée s'abattre après s'être échappée des poutrelles tordues...

« Et le poste émetteur ?

— J'ignore ce qu'il est devenu. Mon père l'avait laissé dans la voiture, et ce jour-là quand on a entendu la voix larmoyante du speaker annonçant la catastrophe, trop brisé pour continuer, redonnant l'antenne, la voiture avait du mal à avancer sur la pente abrupte du sentier des cytises. On a entendu la

double détonation puis le bruit du miroir brisé dans ce qui nous servait de chiotte. On a éteint les phares, on a laissé le moteur tourner, on s'est éloignés le plus vite possible.

Les ouvriers indiens quittaient la mine eux aussi en bas de la rue, et on est montés avec eux sur les camions à plateau. Ils avaient gardé leur casque cabossé de cuir bouilli et un passe-montagne en toile pour les protéger des sels de rhodium.

Après avoir discuté la veille des évènements de l'année 1956 jusqu'à cinq heures du matin, j'avais passé cette dernière nuit de façon affreuse avec ce cauchemar de la jument morte et surtout celui des restes que les uns et les autres m'apportaient *et que j'étais forcé de manger* : aussi bien du saumon que des pâtes, de la daube, du riz, ou différentes sortes de légumes, tout ça en désordre, chaotique ; je disais : je n'y arriverai jamais !

Toutes les nuits on mange des restes orduriers, on survit dans des logements minables, par charité ; je plie des vêtements dans un milieu juridique ; des livrées sans doute, ma veste perdue chez les francs-maçons.

L'aube grisait à travers la mince fente des volets mi-clos, et je n'ignorais pas qu'on nous observait au passage pendant que les camions chargés de paillettes scintillantes franchissaient les grilles rouillées. Les mille bruits du petit matin étaient étouffés par la hauteur. Après tout l'histoire de la fille morte assassinée sur le bord du lac près de la mine, l'amie d'Aube, je ne voulais pas en entendre parler. J'avais hâte surtout d'avancer, et pour ainsi dire de tout embrasser, même *si je ne réussissais jamais à tout finir* dans le peu de temps qui me reste. "Il n'a rien fait tant qu'il n'a pas tout fait."

On n'a rien vu, on s'étonne de l'automne. Soleil en début d'après-midi dans les sous bois. Coulées de soleil, bribes, traits, taches de soleil, tout ça en même temps. Puis l'après-midi ouvre sur les pentes et sur les monts lumineux : la façade blanche des fermes, la rousseur perceptible du temps, le calme, hier comme demain, comme avant 14.

Certains matins sous le vent doux les figures meubles du château en ruines et des maisons au loin sont plus pâlies

qu'éclairées par le soleil, comme poncées, et toutes les couleurs atténuées, adoucies dans la conque de la vallée, alors qu'au contraire les pans ombreux restent d'un vert et or charnu, humide ; les deux temps et les deux espaces sont juxtaposés, tout ça très silencieux : le vent est un léger souffle régulier sans hiatus sur les sommets de sapins. On a l'impression que la vue de la vallée est *soufflée* par le vent. Les ombres sont un peu épaisses au fond de la vallée, mais toujours meulées et là dessus de grosses couches de nuages d'un blanc irradiant : on tient un bijou dans une conque.

\*

Plus loin, sous la coupole suintante du feuillage, les machines continuaient à haleter depuis des semaines dans un labyrinthe de boubier : dragueuses, pelles mécaniques, bulldozers : tout ça arrachait et retournait en vain, creusait, défonçait, rampait comme des sauriens : rien ne sortirait plus de cette mine héritée de mon père, j'en étais à présent persuadé.

Partout les moto-pompes géantes avalaient la bouillasse par tonnes, aidées par les énormes fossés de drainage crevant les berges.

“Cloches de la ville d'Ayala, Quetzalcoat, Tlaloc,  
On y va !  
Petits cochons noirs, ânes à braire et vautours...”  
J'entendais la chanson du grand-père.

Un gars nous dépassa en vélo, qui souriait tristement, crinière crépue, les yeux injectés de sang : il avait pu passer à travers tous les encombrements sans problème. Le camion passa sur un pont de bois qui trembla de tous ses madriers.

« C'est une drôle de lagune, tout de même !

— Drôle de langue, aussi. »

J'étais d'avis que la force reste cachée aussi longtemps qu'on peut gouverner avec des phrases. Et en ce qui concerne la mine, pour le moment Mars était rassasié ; plus on éviterait les conflits, mieux ce serait.

\*

J'étais heureux de fuir “ce terrain miné” (c'était le cas de le

dire) et de me retrouver à Paris. Quand je passai à Saint-Eustache, les cloches avaient l'air de *tendre au sol*, d'aspirer à la chute, de plaquer à terre l'immense suspension des siècles, un peu comme à Notre-Dame : avec elle le trajet des ombres, les ombres seules et d'autant considérables. Et j'imaginai Quasimodo en train de mettre le feu à l'édifice pour se défendre des voyous de la Cour des Miracles qui essayaient d'enfoncer le grand portail.

Je me réveillai en voyant les flammes surgir ! Toute ma vie sera un polar ; le noyau en sera formé de photographies instantanées comme la vision la plus rapide qui soit, par la lunette arrière d'une voiture emportée, folle, fuyant des poursuivants. Mais les photographies recherchées, cachées, sont blanches : elles ne contiennent rien, sinon des schémas de la Tribu en spirales ou en étoilements. Telle typologie, tel médicament renvoient à celui-ci ou cet autre pendant tel épisode de maladie. Grande trame, grand projet utopique et vain, cependant presque sur la frange d'un bonheur hollywoodien. Et si je fouille un peu sur la carte, je suis sûr de retomber sur la mine ! À la fois moi-même et autre que moi-même : on ne comprend pas l'importance de ces classements frénétiques dans une chambre close qui ont le pouvoir de bouleverser le monde.

Et puis soudain je meurs en arrivant à la Tour Saint-Jacques, où une femme inconnue dans un manteau bleu-nuit me regarde en riant, près du tombeau du cher Gérard ; elle cambre ses poignets en jouant ; elle tousse aussi (son visage devient alors tragique, ses yeux s'écarquillent), bruit de scie dans une planche de pin. C'est comme ça que je disparaîs dans la discrète crevasse d'un polar, tout à coup, en pleine journée, sous le soleil de 15 heures, en hiver, sans rien déranger de l'ordonnance lumineuse des façades ni du pan oblique des auvents au-devant des cafés.

\*

J'ai toujours détesté les écrivains et les artistes, l'écriture qui en rajoute. J'ai découvert le fait divers du PHOENYX au Lycée, à peine à douze ans : une famille rasée, anéantie par la guerre

de 39-45, dans un endroit qui s'appelait LE PHOENYX, une très belle propriété de Pessac, pas loin du Haut-Brion ; leur assurance aussi s'appelait *Le Phoenix*. La maison fut détruite et aucun n'est rené.

Avant la guerre un dénommé Lamarre avait commis un crime atroce ; il habitait rue Verte à Bordeaux, près de Caudéran et des tennis de Chaban à Primerose. LE PHOENYX, c'était la propriété de la belle-famille, de sa femme. Il a tué le beau-frère d'un coup de pistolet, bouffé la belle-soeur dont il était amoureux. Il avait gardé contre lui un bras comme ça, qu'il avait arraché au cadavre et emporté au grenier pour le baffrer à l'aise, sans même le cuire. On en a déduit qu'il était dérangé, un instable, et on l'a interné, ce qui était plutôt confortable pour retrouver les siens qui venaient en visite : sa femme et ses deux petits enfants.

Il a réussi à pas être décapité, à l'époque ; des avocats formidables. On a parlé de son éréthisme nerveux, du fait qu'il cachait des soldats de plomb sous la clôture, quand il était enfant, un peu avant la guerre ; il était obligé de rabattre le canon de l'arme, pour pouvoir menacer... le coup est pour ainsi dire parti tout seul... avec un poids de neuf kilos sur la détente, tout de même. La bourgeoisie a toujours des excuses ; c'est malgré elle qu'elle assassine : un concours de circonstances, un index trop lourd, une suite de hasards malencontreux ; la détermination reste au peuple ; ça fait partie de l'acharnement malsain.

Il est allé à Picon, puis ailleurs, et puis il s'est retrouvé assez vite en famille dans un asile comme un hôtel de luxe, à Biarritz. On décrivait sa faiblesse, son impossibilité de faire l'armée, ses crises ; il supportait pas le bruit des enfants du beau-frère, faut le comprendre : tout ça des malheurs ; pourtant *il aurait mieux aimé être capable, s'il avait pu !* mais le mauvais sort lui avait arraché toute bonne volonté.

J'avais trouvé les manuscrits, les pièces tapées du procès, près du PHOENYX en ruines, à l'occasion d'une fugue. Tout un vrac ; il y avait même une machine à écrire. Ça m'a servi pour mon deuxième roman. Les dettes, les impôts, la bourse, les

manipulations de la famille De Ridder avec l'Allemagne, pour les transferts d'argent... Tout ça dévasté par le cyclone de la guerre. La maison détruite, un immense domaine.

\*

Si je suis si mort, c'est de voir les touffes de géranium sauvages des marchands des quais au-dessus des houles autour des piliers du Pont-Neuf, depuis le square du Vert-Galant où nous sommes blottis avec Anna, qui m'a rejointe. Il fait nuit et elle a glissé ma pine entre les pans de son manteau, discrètement, comme elle aime faire ; elle porte rien en dessous : elle se caresse la touffe avec ce bout de moi. On est debout, adossés à un banc.

« Me revoilà nymphomane ! J'aime bien ton machin. »

Je rêve un paradis de la sobriété. Cette image que j'ai, de la retraite d'ancêtres : les jeux, les plaisirs des hommes et les fêtes, et cependant... aucune violence, une sorte de douceur ; je ne sais comment dire cette société idéale.

Le matin je trouve cela en me réveillant, parfois : la prairie abandonnée, de petites écritures de mousse, les alentours dont on ne connaît rien, des chardons, du lierre, quelques chênes en désordre... personne. On va au village, on s'assume comme quelconque : pas méconnu, *inconnu* ; on est quelconque, toujours dans la paix. Le rêve de la bonne entente, de parler le moins possible.

\*

Avant que l'écoeurement de l'onture ne vienne, c'est la nature épanouie de la vue sans détail, la globalité florale du jardin des Plantes. La vue avant l'odeur, voilà la nouvelle coutume ! Le soleil, traversant depuis la très haute profondeur du sommeil au-dessus de la Seine, dans un angle de 15° les gouttelettes et tous les feux de l'eau, diapre merveilleusement tous les grands arrosages, l'angoisse cordiale du petit matin et térébrante de la nuit.

Ça peut être aussi le lendemain d'un voyage : la première matinée éblouie de l'arrivée, on s'éveille dans un paradis. Il y avait le foisonnement des fleurs, des blés et des vignes, quand

j'arrivais à LA PROVIDENCE pour les vacances...

Elle était allée dans les bois, elle avait sans doute son tablier bleu. Je lui pinçai les seins ; on avait une discussion intime surtout à propos des tours du château, le nombre de tours et les deux parties : la partie citadelle avec quatre tours, puis le beffroi plus à droite, vers ici ! vers le rêveur, vers l'avant.

Je voulais à la fois rester dans le sommeil et noter dans la veille, faire l'effort de *tendre le bras à travers le rêve pour attraper le magnétophone dans la veille*. Traverser la couche d'ombre et le fleuve d'oubli : le Léthé alité. Un début de ma vie pourrait être cela.

C'est un bourdonnement dans la tête, une torpeur d'aise. À différents endroits selon les jours : occiput, cerveau frontal, tempes.

Puis la paroi de mon crâne éclata, qui contenait à l'intérieur *le moulage du rêve*, tout le volume du château et de ses tours. Les rêves sont des surfaces de chair. Je me retrouve 100 000 ans avant Jésus-Christ avec les premières sépultures et le cancer et ensuite en 10 000 avec les premiers signes d'inflammation et d'épidémies.

\*

J'observe entre les rideaux sous la pluie la rousseur du lilas des Indes, le rouge des géraniums et l'or des colchiques : la conscience de classe est faite du petit, du quotidien, du banal. Ce n'est pas le monde qui m'importe, c'est "que me fait le monde" dirait Saint-Simon avant Marx. Bientôt on sera débarassé de tout ça, vraiment débarassé ; le monde n'aura pas eu lieu, c'est tout. Le trou dans lequel disparaît le monde et dans lequel je disparaïs sont la même chose ; il n'y a aucune différence : tout disparaît dans un égal embrassement, et ce tout n'est pas plus lié au Sujet qu'au monde.

"Ce sont les Jésuites qui ont inventé l'adolescence au 17<sup>e</sup> ; avant cela on était jeune jusqu'à 30 ans et on mourait adulte à 33 ans. Ensuite Rostand décide que le rock est contraire à la morale biologique. Adolescente, déjà, en suivant Maurras dans son Oldsmobile, j'armais mon browning."

Les choses ne passent pas plus entre les âges qu'entre les lignes sur les berges : dans notre étymologie de *ne pas nuire*, toute la nuit on fait des age-uke et gedan-barai enchaînés : en haut, en bas, en haut, en bas, comme avec une aile ; au bout d'un moment en agissant beaucoup plus sur le sous-épineux et sur les deltoïdes, torse et dorsaux, on deviendra oiseau comme on a rêvé au-dessus des traits du courant des eaux du fleuve, lamproies désordonnées, invasives ; on ne projettera plus de désespoir au bout du couloir tous nos papiers d'identité, notre argent, nos affaires, parce qu'on nous accuse d'un crime qu'on n'a pas commis, erreur d'Icare croyant distinguer l'idéologie de la science ; on survolera les putes blotties dans leur camion, les orthensias, les morts, vite, vite... Que découvrir dans le camion ? Les derniers lambeaux... Mieux vaut se taire.

Mieux vaut se souvenir dans le cerveau de Germaine des petits musées ambulants de Paris, des bouts de Seine pleins de bateaux, des îles aux balançoires bleues, des restaurants pim-pants aux stores multicolores, aux lauriers-roses, des coins de parc abandonnés ou d'immenses propriétés à vendre, presque défuntes.

Maigremut c'est une région peu accessible, surtout en novembre. Gaëlle avait une longue main blanche et un poignet doré, avec sa montre, en appui sur le genou gauche, de grands yeux verts avec de fortes paupières devant les pruniers sauvages du champ ; fine maille du bas sur le pied, chaussons rouges, robe à pois bleus. Son nez se releva en même temps qu'une longue branche noueuse, en passant. Puis elle s'installa commodément de trois-quarts avec son livre, menton à peine rond et une légère moue de dégoût en m'aidant à me triturer et en m'écoutant à pine.

« Je vais extraire le plus grand nombre de livres possibles pour les déporter à la limite du royaume. Moi-même j'ai vendu mes toiles comme toile à repeindre pour pouvoir m'acheter du matériel lorsque je travaillais à L'ALCAZAR. » lui disais-je. D'autres, (300 à peu près), dans des conditions pires que les miennes, à Tchernobyl, n'avaient plus une seule balle



pour exterminer le pauvre dernier chien. Je suis comme l'un de ces chevaux qui étaient à bord et qui ne savaient pas qu'il n'y avait aucune place pour eux dans les canots. Je suis comme ce chien mort depuis toujours et sans aucun sursis possible, qui a essayé de s'échapper du cirque mais qui n'a pas réussi. L'homme a désormais levé la main sur tout.

\*

Je voyais plus les gars avec la lumière faiblissant : simplement le rose artificiel des fleurs en plastique sur l'emplacement en face du mien. À droite, de tout petits orthensias jaune, puis des blancs de couronne, de croix, difficile à démêler : entre le marbre, la céramique, la fleur et l'artifice. En principe les fleurs artificielles sont plutôt blanchâtres, et de corolles éternellement ouvertes trop régulières. Derrière, un semis de marguerites rouges, jaunes, blanches. Au loin la lumière de l'entrepôt du charcutier, et ses chiens débiles que je n'ai pas eu le temps de crever à la carabine. Je distingue encore des racines grises à travers les mottes de terre retournées, comme des salsifis ou de gros vers. À travers les sapins qui font tout le tour des murs, quelques lueurs orangé faible et bleu très pâle, comme des myriades de verres peints de kaléidoscope, un très vieux kaléidoscope, datant d'un siècle au moins.

La pelle qui s'enfoncé. Il a cessé avec la pioche ; il fait décidément trop sombre. Il compte les coups de pelle : onze de chaque côté, puis il change. Ça y est : tout disparaît, sauf un dernier nuage gris-brun, et bleu de cendre. C'est tout. Ce que j'appelle *tout* n'est pas une totalité mais l'unité de l'acte totalisateur en tant qu'il se diversifie et s'incarne dans les diversités totalisées. Tu parles, Sartre ! Je me demande plutôt en matière parcellaire où est la pauvre Hyacinthe avec sa petite lessive, sa caissette de bois peint où elle serre ses petites robes et le pot de grès pour ses fleurs. Peut-être retirée dans la niche du chien ? Enfant j'ai vécu dans une île de chiens morts et cependant j'ai crû. Imagine-t-on cela pour un enfant ? J'ai toujours vécu en banlieue, à la limite du banc et du bannissement. Je suis toujours l'enfant et l'adolescent de cette ban-

lieu. Le présent est un cadeau, c'est pourquoi il a les deux sens. Il nous permet un futur. Quand il revient comme souvenir dans le passé c'est toujours par un endroit inattendu de la banlieue du cadre, par une émotion d'alors oubliée. Ceux qui se reproduisent sont ceux qui subsistent, mais la transmission des caractères reste un mystère. La décision d'avoir sa propre vie est venue relativement tard. Les individus vivants ne sont que des artifices que les gènes ont inventés pour se reproduire, à preuve l'aberration des comportements altruistes qui engendre la mort de celui qui les pratique : si je me fais bouffer le salsifis par cette mante-ci, je suis sûr que ma descendance ne verra pas le jour avec elle. Le naturel tend à sa conservation, le nazi aussi ; la morale est un ourlet, mais nous enfant, nous avons de pures affectations de l'être, vécues et non pensées.

L'enfant est toujours là avec son perroquet vert en peluche accroché sur sa barre et sa carte de géographie numéro 43 sur l'Italie Antique. L'enfant est toujours là, avec sa petite série d'aquarelles offertes et sa carte d'un moulin acheté à Bruges. L'enfant est toujours là avec son beau portrait de face et ses trois peluches embrassées sur le lit : Jeannot Lapin et sa carotte, le chat bleu en pantalon et un ours ventru tout en velours. Quand je dis "merci mon Dieu" à propos d'un enfant, je ratisse large, profond, et je peux vérifier : c'est toujours *extraordinairement sincère*. Vous savez : "Cette noblesse que j'ai développée ailleurs." Ou bien : "À propos de la modernité, c'est cette idée qui avait guidé mon premier travail de recherche", etc.

Les roues de feu s'enlisent dans la boue, mais nous tenons l'oiseau de feu dans nos mains, perroquet vert ou oiseau bleu, avec un caractère de fer, au petit bonheur la chance ; la roulette russe en somme. Désormais nous avons été privés de l'immortalité. Nous avons regardé par la fenêtre : elle était assise à l'intérieur, cette Radiation. Très méchante sorcière, avec les yeux qui brillent... très noire. Et pour son manteau de thorium : il durera quatorze milliards d'années !

Les nouveaux animaux sont plus grands que les loups et n'ont peur ni de la lumière ni de l'homme, et ils ne réagissent

pas aux appeaux des chasseurs ; les renards et les loups jouent avec les enfants. Le coq à Esculape vaut le lot des *trois dents*. Il m'a semblé il y a une seconde que j'avais *senti le sens de tout cela dans les moindres détails*, comme lorsqu'on sort à peine d'un rêve ; il y a une seconde c'était un grand fondement philosophique puis tout a disparu, alors même que j'allais l'énoncer, comme si quelqu'un avait donné l'alerte : on ne pouvait aller au-delà. Sirènes de police, poursuites... le coffre est bien gardé !

L'animal joue, ça n'a pas de sens, du moins on n'en sait rien ; Dieu c'est une garantie, c'est au moins une clé, une ouverture. Je préfère m'inquiéter du sort de Prince, le seul et vieux cheval de Tess au poitrail perforé, et qui meurt solitaire dans le fossé, que de l'avenir de Nostromo dans le territoire d'un Dieu interplanétaire. Tess qui est là au milieu, en tablier d'indienne rose à fins réseaux imprimés. Je lui demande : "Où es-tu ?" Elle me répond : "Ici !" pour que se rencontrent à la minute fatidique les deux moitiés d'un tout qui est parfait. Je réinvente l'amour pour pouvoir te désirer ; j'ai dans le *tout* une certaine fonction.

\*

Il s'appelait Lulu, le cochon islamique sauvé sur l'Arche de Noé, et Sem échangea un chrétien contre une paire de sandales. Depuis la Montagne du Collège où l'Arche est installée sur ses renforts de bois et où je transporte la majeure partie de la bibliothèque (surtout les incunables), en attendant le torrent de boue, je vais supprimer tous les aléas, la majeure partie de la troupe des byzantins, l'empereur Manuel lui-même, et me remettre à l'ajustage des cannes à pêche dont l'exercice n'a même pas eu lieu, de leurs viroles, pour pouvoir pêcher au plus tôt dans les flots du déluge, supprimer toute l'anecdote, les kilomètres d'explications et d'applaudissements, avant que la migraine ne devienne irrémédiable, considérable, définitive.

Vraiment j'aime beaucoup le fait que ceci ne soit *destiné à personne* ; vous n' imaginez même pas la félicité que j'en tire ! J'invente le lecteur et je lui chie dessus : d'un seul mouvement ! Je passerai comme l'ombre qui n'a rien connu.

\*

Qu'est-ce que c'est le secret de Marthe : ardente aux jeux, à la danse ; avec Marie elle rit aux éclats, elle chante, et tape dans ses mains. Elle a une belle voix, souple et chaude, bien timbrée. Demain matin Marthe ira en toute hâte à Saint-Sorlin chez sa soeur Marie : outils, machines, cheval, légumes...

Je me souviens quand on a retiré à Louise ses jarrettières et qu'on lui a arraché ses bas ; à l'époque elle fréquentait le gardien des canards.

C'est le temps des moissons : Marthe souffre de la tête ; le blé est battu devant la maison : Marthe souffre de plus en plus de la tête ; les cloches sonnent pour l'armistice : ça va mieux. Au jardin des noyés, je suis descendu pour voir si la vigne bourgeonne avec le rire édenté du vieux lion Rembrandt : la Charité demeure, comme pour Vincent le jaune demeure la suprême clarté de l'Amour. On égrène le chapelet de roses qu'on a ôté de la tête de la Vierge Marie. Qu'est-ce que ça sera, avec le temps de la neige où la neige hésite à tomber ! Où le sol gelé gris-brun est comme la neige en négatif avec des sortes de flocons en taille d'épargne d'un brun plus foncé qui craquent sous les chaussures sous un vent glacial et glaciaire... On mettra l'hiver à profit pour renforcer les protections de Césarée.

\*

Alors, Tite-Live, tu te lèves, sale élève !

On peut pas s'arrêter d'écrire, vous comprenez ; faudrait épuiser les motifs, mais pour moi c'est impossible. Julien Gracq, lui, il réussit cette prouesse ; il explique bien : c'est comme d'assécher un marais : il explore un endroit du territoire et il n'aura plus rien désormais à en dire ; il sera devenu stérile. Attila : tout est lu.

Pour moi c'est vrai de certains motifs, et d'autres fois pas du tout. La liste est limitée ; c'est comme des lignes de crêtes, des plis sur une vie ; il y en a peu, comme les métaphores : on les pince ; le reste, la vallée, on n'a pas grand'chose à en dire ; même rien, tellement c'est quotidien et pas miraculeux. Un

siècle, un siècle ou à peu près avec de grandes zones d'insignifiance. Mais certains motifs réclament plusieurs angles d'attaque successifs : des détails sont passés inaperçus. Il faut balayer autrement la scène ; par des surplombs parfois, ou même depuis le dessous de la terre, le point de vue des Morts, qui ont toujours été là, aussi présents que les taureaux dans la prairie.

Le soleil de l'enfance faisait ça : chaque jour il repeignait le monde, il refaisait, il dégageait la scène pour de nouvelles actions, des tragédies, des clowneries. L'écriture et le soleil c'est un peu pareil : ça donne au moins le droit d'exister pour le jour qui vient. Chez les esquimaux ça doit être terrible : on a envie de rester congelé dans son igloo ou même dessous.

On attend que la tête de Tite-Live se relève, pour nous fournir de bonnes mémoires. Par exemple Van Gogh en 89 menace Gauguin avec un rasoir, puis finit par se couper l'oreille. C'est la même chose que Verlaine tirant sur Rimbaud avec un pistolet. À part que c'est *croisé*. À la différence que Van Gogh et Rimbaud à deux ans près superposent leur existence, sans oublier Billy-The-Kid ! 1853-1890/1854-1891/1859-1881. Et que le versant moraliste et rabat-joie, c'est plutôt Verlaine- Gauguin.

Quel con ce Gauguin ! Un vrai critique d'art. Le premier, c'est le pire ; c'est une erreur vivante, même s'il peint pas trop mal. Il essaie de rationaliser Van Gogh, de le réduire, de le symboliser ; il déteste tout ce qu'aime Van Gogh, y compris ses modèles de mauvais goût comme Monticelli, parce qu'il n'a rien compris à la nécessité du matériau. On devrait savoir aujourd'hui qu'il s'était enfoncé jusqu'aux yeux son béret basque.

Ils se disputent, à propos de Delacroix, de Rembrandt, à Montpellier, devant la collection Bruyas ; il a rien compris à l'utopie de l'Atelier Jaune, au Midi ; il est aigri, c'est un bilieux, Gauguin, il ignore la fraternité, alors que Van Gogh devant le portrait de Bruyas fait réapparaître le frère de mélancolie, le frère vêtu de noir. Il était venu là pour une rente

du frère Théo, Paulo, rien de plus. Une pipe éteinte et le bougeoir des morts : deux absences. Le soir le monde se craquèle de nouveau, le ciment paraît fendillé, le bois pourri, l'entrée devant la maison sale, l'ancienne épicerie des Morosini qu'on nous loue.

Malgré toutes ces saloperies, chaque matin : hop ! le soleil lavait Van Gogh, c'était formidable. C'est pour ça qu'au moindre moment de libre, quand on était mômes, on se jetait contre les sablières, sur les quais, torse nu, à essayer de se bronzer les os. Le matin parfois l'illusion tient, avec la course surtout ; le soir le monde est mort ; tous les soirs. Je ne sais pas pourquoi, mais tout devrait commencer à 11h 11.

Les grands-parents sont dans la glace au cadre de bambou peint en vert ; je me penche dedans et je les appelle : ils y ont nagé toute leur vie, passant et repassant devant, dans la véranda peinte en vert elle aussi. Ils ont disparu dans le miroir, mais ils y habitent, comme on nous donne les masques et on nous enlève la chair pour Carnaval.

Par contre, si je passe devant des galeries leurs propriétaires me jettent le même regard de mépris qu'il y a cinquante ans. Et elles contiennent les mêmes immondices de suffisance qu'alors. La merde a changé de support mais pas de nature. Où est la rime ?

35 livres sur les 142 connus, de Tite-Live, voilà ce qu'il en reste, en *live*. Sa seule excuse : il ne savait où trouver le repos quand il n'écrivait pas. Tout de même il y a eu celui qui est venu de Cádiz à Rome juste pour le voir, et qui est reparti aussitôt. Un matador. L'ancêtre d'Ojeda.

L'après-midi : j'ai l'éternité ! Des restes de neige sur les pentes, une brume bleutée, un malaise imminent, comme une illumination sans avoir bu, rien pris ; le vrai bonheur : on va clamser enfin, mais tout doucement, sur place, dans une faiblesse immense, jamais connue, la cervelle en mou, défaite démesurée. Un idéal de passivité devant le geste juste, la puncture, phrase de musique précise. Alors la pourriture des parlottes, l'engeance... on a mieux à faire : le calme au prix

d'une piqûre d'épingle !

\*

« Qui a su si bien reconstituer le jour scintillant sur cette page de décor d'Ermenonville, voyez ! C'est Corot. » Contre le mauvais *ki*, broussailleux, *qui* saura lutter ?" demande-t-il.

Toute une nuit enroulé dans une couverture avec le chien à mes côtés j'ai guetté la fouine qui courait sur nos toits, le fusil à la main, et j'ai attendu l'aurore. Depuis j'ai relu ce compte-rendu d'une toute autre façon.

La façon dont j'ai vu des serpents glisser dans le cimetière est tout à fait répugnante : un glissement insidieux qui suit la pierre, ne saute jamais, qui coule dans les tombes et en ressort à l'envi, comme s'il était la matière même de la chose sur laquelle il se plaque, se greffe.

\* \*

\*